

Souvenirs sur l'industrie et l'artisanat à Rives



Tome 5
Juin 2019

Maryvonne
Mon grand-père, Joseph DOUCET le Bourrelier

La porte toujours ouverte à qui voulait bien converser avec lui, ce bourrelier, sellier, harnacheur, accueillant, souriant dans sa moustache, recevait les confidences et les potins des personnes qui montaient du bas Rives, en particulier.

Né à Brézins en 1887, il arrive à Rives en 1906, ouvrier chez Jules Boyer, Il avait fait un apprentissage de 3 ans et demi, à la Côte St André et il me racontait que, lorsqu'il rentrait le samedi soir à pied, de la Côte St André à Brézins, il faisait noir et il entendait les loups, il avait peur...

Les Jours de l'an, toute la famille réunie dans le magasin pour un bon repas, il sortait de la cave une « bonne bouteille », pleine de poussière qu'il essuyait religieusement : il l'avait mise de côté pour la naissance de chacun de ses 4 enfants !

Je me rappelle les parties de cache-cache avec ma sœur, nos cousins, dans les cuirs et le crin enduit de poix qui nous valaient les réprimandes et les calottes de nos mères et tantes exaspérées !

Je me souviens de la belle machine à coudre noire, ornée d'arabesques dorées, avec laquelle Grand-Mère réalisait de délicates piqûres.

Mes parents grand-parents ont connu l'époque des attelages et des belles voitures de maître aux luxueux harnachements.

Puis Joseph Doucet, miraculeusement épargné par une fusillade, fut prisonnier en Allemagne, pendant cinq longues années.

Quand il revint, les attelages de maîtres avaient disparu et il eut à harnacher de robustes chevaux de trait.

Je le voyais bourrer de crin les énormes colliers qui ornaient leurs encolures.

Il était fort connu et estimé dans ce monde rural où on était long à accorder sa confiance et son amitié.

Tous les lundis, il partait en voiture, rituellement, avec sa femme, dans la maison familiale, à Brézins pour réparer colliers, bâches ... et revoir les membres de sa famille.

Puis, la clientèle changea, les chevaux furent remplacés par les tracteurs, et c'était à qui venait faire réparer son cartable, une bâche, une toile.

Il exerça son métier avec générosité et exigence, pendant près de 70 ans. Il avait le cœur et l'amour du travail bien fait.

Son fils Paul, veuf avec trois enfants prit sa succession, de 1974 à 1989, date de sa mort, il rajouta entre autre, la confection de tabliers en cuir pour les établissements Experton.

Comme son père, il était disponible et accueillant pour de menues réparations.

Maryvonne HAMPARTZOUMIAN

SELLERIE

MALLES & VALISES



HARNAIS

HARNACHEMENTS en tous genres

ARTICLES DE VOYAGE & D'ÉCURIE
GRAISSES ET CIRAGES DE TOUTES MARQUES
Courroies & Bâches - Guêtres & Jambières

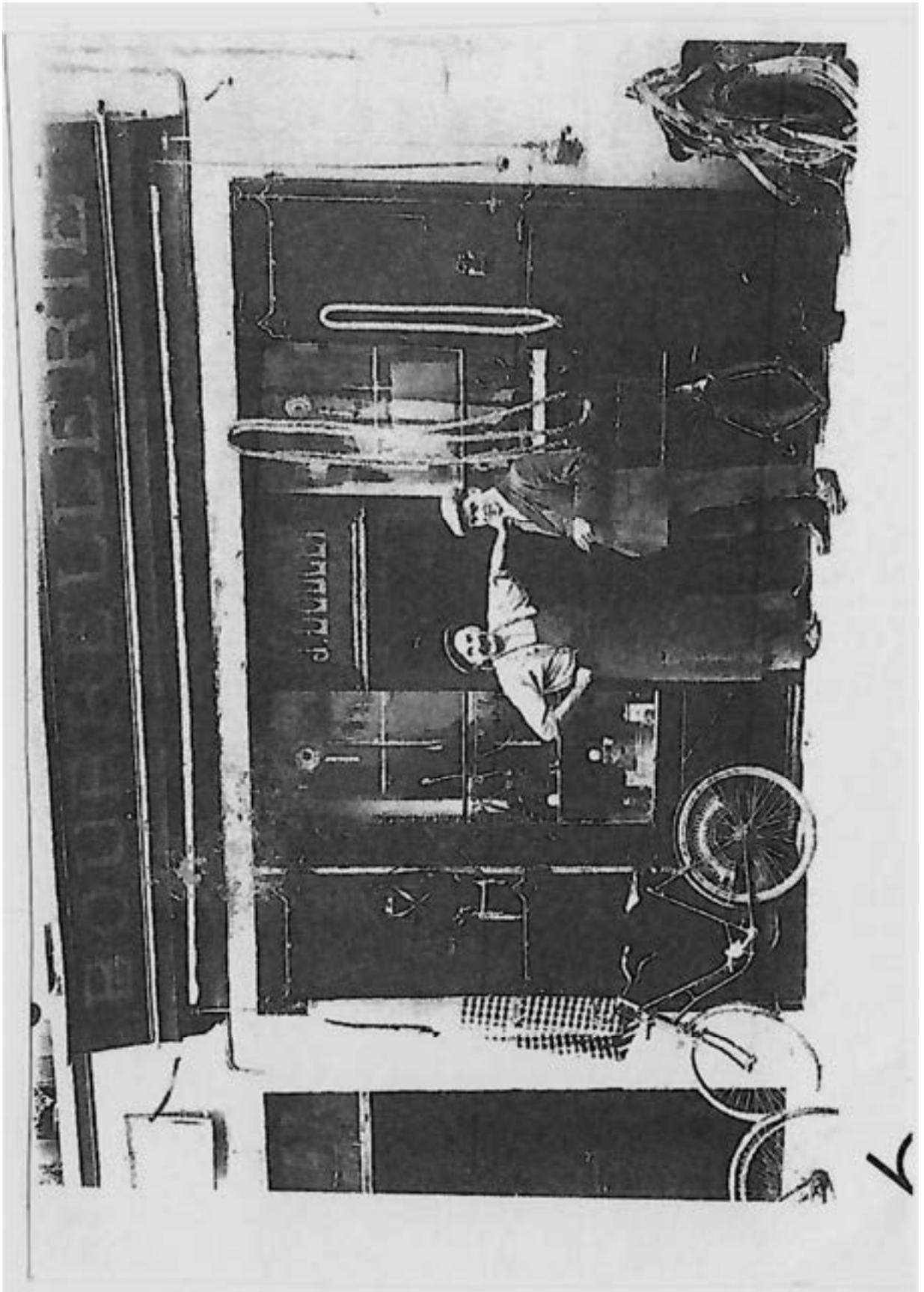
VOITURES D'ENFANTS

Ancienne Maison ROYER

Joseph DOUCET

RIVES (Isère)











Paul Doucet (fils)

Quelques notes sur le métier de Bourrellier .

Le cuir fut un matériau important dans le passé. Joseph DOUCET était bourrellier, sellier, harnacheur à Rives.

Que l'on imagine un instant la quantité de cuir qu'il fallait pour réaliser le harnachement complet de l'attelage d'une voiture. L'équipement du cheval sous toutes ses formes, était alors l'oeuvre du bourrellier dont le travail demandait une grande habilité et un apprentissage de plusieurs années.

Chaque pièce du harnachement du cheval avait un nom précis : la bride, les ceillères, le collier, la fausse martingale, la sous-ventrière, la croupière, le couleron, l'avaloir, pour les principales. Pour les selles il y avait le faux-quartier, le quartier, le pommeau, le panneau, le siège, le troussequin. Joseph Doucet, et c'était le côté noble de son métier, pouvait fabriquer le harnachement complet d'un attelage. Il n'était pas rare dans les années 1900, au temps des belles voitures de maîtres, qu'un notable le convoque pour équiper l'attelage et la voiture qu'il venait d'acheter. Joseph Doucet prenait alors les mesures nécessaires et exécutait dans son atelier avec son plus beau cuir, un superbe harnachement rehaussé de boucles de métal.

Il faisait aussi sur les selles ces belles coutures que l'on appelait le point sellier. Ce travail demandait un tour de main particulier et était exécuté à l'aide de deux alènes et d'un fil spécial 'le ligneul', confectionné maison en tressant du fil qu'il fallait enduire de poir .

Joseph Doucet équipait aussi les chevaux de trait et fabriquait les solides colliers nécessaires aux attelages des véhicules de fermes et de transport des marchandises. La partie en bois de ces colliers, l'attelle, comportait des ferrures fixées par le forgeron. Le collier comportait, outre le cuir nécessaire, une partie en crin protégée par une toile spéciale reposant sur l'encolure de l'animal. Il fallait carder de temps à autre ce crin pour éviter les blessures, on appelait cela "une renforcure".

Par son métier Joseph Doucet était en relation avec beaucoup de monde : bourgeois, chefs de petites entreprises de transport de marchandises et exploitants agricoles.

L'avènement de l'automobile vint bouleverser cet ordre des choses et provoqua la disparition progressive du cheval, comme animal de trait. Le bourrellier dut s'adapter et trouver d'autres débouchés : la remise en état des bâches de camion, en toile huilée épaisse, courroies pour l'industrie, l'afflux des cartables (en cuir à recoudre à chaque rentrée scolaire, la pose et la réparation des stores. La vente des longes, colliers pour animaux domestiques muselières, fouets "perpignan", martinetts, tabliers en cuir pour forgeron...et tout de même quelques exploitants agricoles qui utilisaient encore le cheval .

Aujourd'hui c'est un métier en voie de disparition et il est difficile de trouver un atelier de bourrellerie. Les rares artisans qui se hasardent encore à travailler le cuir n'ont plus en général la formation, telle qu'elle se faisait dans le passé, pour exécuter des travaux de qualité, tels que les concevaient Joseph Doucet qui fut un artisan dans toute l'acceptation du terme.

Il a laissé le souvenir d'un homme toujours disponible, accueillant dont le magasin était le lieu de rencontre pour toute une clientèle, de milieu très divers, pour ses amis et pour sa nombreuse famille, personne ne passait sans s'arrêter pour le saluer.

G. Doucet, dernier fils de Joseph Doucet, Aix-les-Bains

Gaby **L'atelier de broderie**

J'ai connu 24 route du Plan à Rives, presque en face de l'ancien cinéma (remplacé par les cycles Rossat), un atelier de broderie sur machine (Cornely), machine inventée par un français mais brevet vendu en Allemagne ; elles étaient incrustées de nacre sur la table en bois et le corps de la machine.

Ces machines brodaient le point de chaînette (voir modèle de broderie). Elles étaient conduites par-dessous la table par une manette que l'on activait en suivant le dessin, c'était de l'art, les couleurs variaient selon le modèle.

Cet atelier appartenait à madame Elise Roux depuis 1940 environ, elle y employait une dizaine de personnes. J'y ai fait un apprentissage de trois ans, dès ma sortie d'école en 1949, j'avais 14 ans, nous faisons 250 heures par mois !!! (Le mari de Madame Roux a été maire de Rives de 1951 à 1959)

Au début nous avons travaillé pour des entreprises de Lyon (maison Noël), de Voiron (maison Daisy) ... Nous brodions des tabliers d'enfants, des chemisiers, des chemises de nuit, des pantalons destinés à St Tropez

En 1969 l'atelier a été repris par Mme Lunardi qui avait débuté son apprentissage fin 1949.

Plus tard l'atelier a pris de l'importance, on y brodait des chasubles de prêtres, des ornements d'église. Ensuite on a travaillé pour les préfectures, la mairie de Paris, on a confectionné des tentures pour le château de Versailles et enfin... pour l'Elysée des nappes et des tentures... De l'hôtel au restaurant, la broderie était très demandée (voir article du Dauphiné Libéré 1992,1995 et le savoir-faire artisanal)

Cet atelier a fermé ses portes en 2002, depuis 2015 la crèche des « Bibous » est installée à la place.

Pour les anciens rivois il y avait devant, le café Gaviot et le coiffeur Massard (et maintenant un cabinet de pédicure).

De nombreuses rivoises ont travaillé dans cet atelier, Pierrette, Simone, Marguerite, Marcelle (deux), Raymonde, Michèle (deux), Marie, Denise, Maroussia, Madeleine, Léone, Christiane, Edith, Colette, Blanche... j'en oublie certainement !

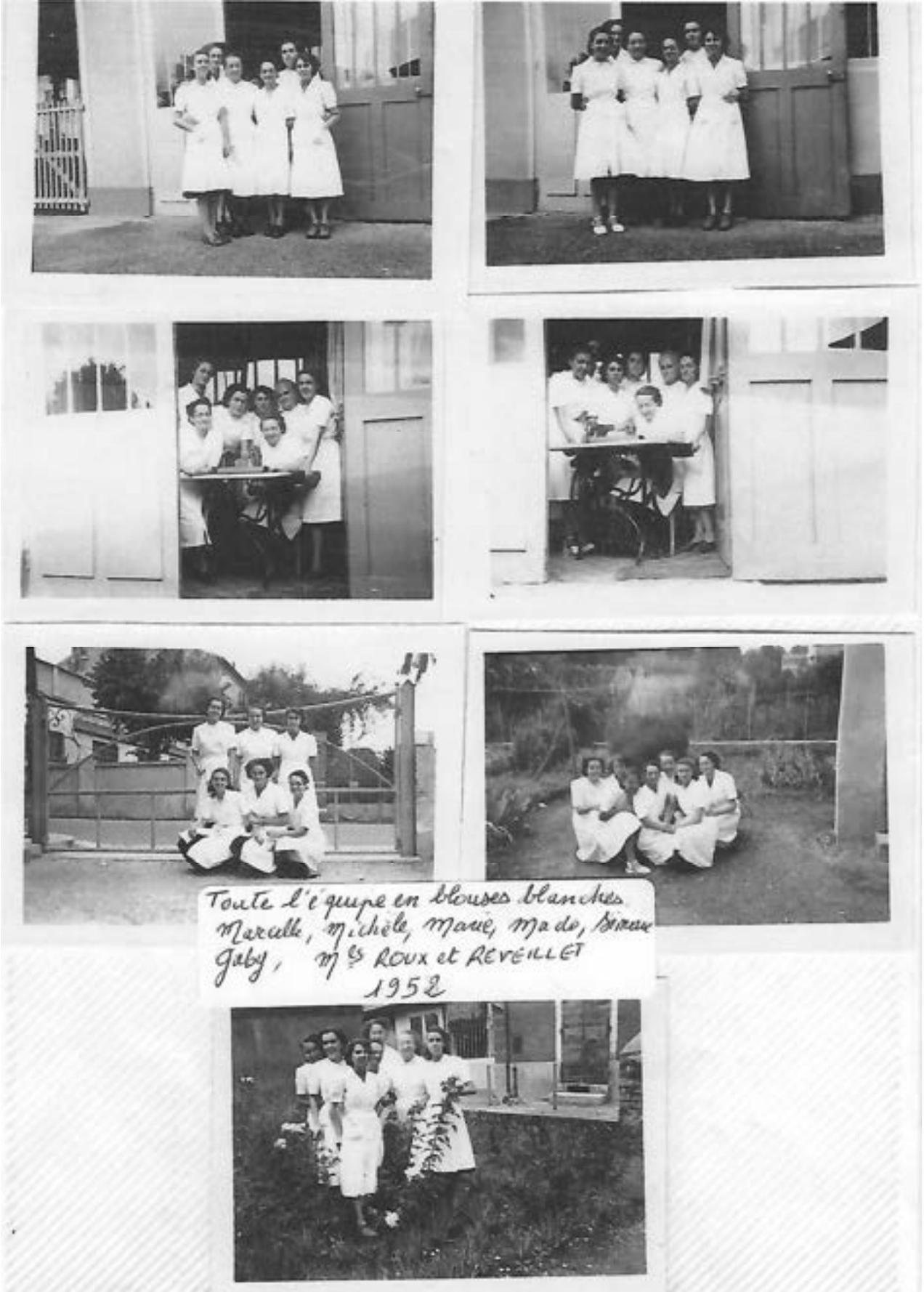
Gaby Tropina



Trois brodeuses de gauche à droite, Marcelle, Gaby, Guite, année 1952 environ



Broderie Cornely (point de chaînette) réalisée par Gaby



Année 1952, les Brodeuses

Août 92

VOIRON

TRADITION ■ Un atelier de broderie à l'ancienne, à Rives **L'AMOUR DU « BEAU LINGE »**

Le satin blanc languit sur le support de la machine. Une Cornely 1738. L'aiguille butine, fol insecte, le tissu vierge pour y déposer ses larmes rouge ou or, pour y pleurer quelques gracieuses formes, roseau ou tulipe. Le temps semble s'être attardé dans cet atelier de broderie où l'ouvrière, penchée sur son ouvrage, surveille et guide la fine pointe de métal qui tantôt s'emballe au contact d'une feuille, tantôt frise l'inertie à l'approche du feston.

Jour après jour, depuis 1750, la broderie fait son nid dans le tissu, à l'atelier de Rives. Hier les voilettes et les jabots, les chasubles des prêtres, aujourd'hui les nappes et les serviettes de bain. Hier les Rhodanpins, aujourd'hui les ambassades et la reine de Hollande.

Marguerite Lunardi, brodeuse de formation, forcément artiste, a repris l'affaire en 1969. Sans doute est-elle mieux placée que quiconque pour savoir à quel point le talent, la dextérité et la créativité sont indispensables à l'exercice de ce métier. Sans doute se souvient-elle du petit pincement au cœur au moment du coup de ciseaux final, quand il faut jeter un dernier regard à l'oeuvre, posé comme un linceul sur la table à repasser.

Comme ses prédécesseurs, Marguerite Lunardi a boudé les technologies nouvelles et continué à broder « comme avant ». Sur des machines qui ont plus de deux siècles, les seules qui permettent de réaliser des broderies très fines, façon point de Beauvais (chainette). D'ailleurs on ne dit pas broderie mais peinture à l'aiguille et ils ne sont que deux en France à mériter ce qualificatif. Car, ce n'est pas donné à tout le monde : il faut environ trois ans d'apprentissage à une ouvrière pour pouvoir manier ce type de machine et jusqu'à 48 heures d'un travail minutieux pour venir à bout d'un ouvrage... Autant dire que les ouvrages qui sortent de l'atelier valent leur pesant d'or ! La clientèle s'est donc sélectionnée d'elle-même. Seules les ambassades, les principautés, les préfetures et les « grandes familles » françaises peuvent encore s'offrir ce luxe.

Du coup, les exigences n'ont plus été les mêmes, il a fallu faire du sur-mesure, assortir le linge au service de table ou à la circonstance qui peut être une partie de chasse, un baptême ou un mariage...

Marguerite Lunardi, artiste à l'occasion, gestionnaire de toutes façons, est secondée par une représentante. Pour cette dernière, mille kilomètres semaine, c'est un minimum ! Les commandes affluent de toutes parts, à tel point que la petite entreprise Rivoise ne peut plus y faire face... Il y aurait bien quelques marchés à prendre à l'étranger, quelques contrats à signer avec la Haute Couture, mais l'argent ne semble pas faire le bonheur de Marguerite Lunardi « Pas question de nous développer plus encore, précise-t-elle, nous tenons à préserver le caractère artisanal de l'entreprise. Nous voulons faire de chaque modèle un cas particulier ». Un chiffre d'affaires de 2,5 MF an. Une dizaine de salariées, de la confectionneuse à la repasseuse en passant par les ouvrières et les deux représentantes.

Quant à la mode, qu'elle passe également son chemin. « A une époque, l'entreprise a suivi ses tendances. Le jean, le tablier brodés... mais ce que nous faisons aujourd'hui est bien plus valorisant ! Car les clients et nous-mêmes partageons la même passion : l'amour du beau linge ! »

Frédérique VERHAEGHE

Article paru dans le Dauphiné Libéré août 1992

SAINT-CASSIEN Un don pour l'église

Samedi une réception très chaleureuse, mais très forte en symbole, a eu lieu en l'église de Saint-Cassien.

Si pour la fête des Rameaux, le nouvel autel réalisé dans du chêne par Pierre Jacquin, président du comité paroissial de Saint-Cassien fut « inauguré », ce jour était consacré à la remise de la nappe le recouvrant.

Ce don réalisé par M^{me} Lunardi, très connue et estimée sur la commune, est un vrai chef d'oeuvre. Le travail réalisé au point de Beauvais (appelé aussi peinture à l'aiguille), donne

effectivement l'impression d'une peinture réalisée sur tissu. Il a nécessité, à l'origine, plus de 12 h de travail. Les épis de blé et les grappes de raisins, symboles forts de la charité, sont d'une très grande qualité artistique.

Pierre Jacquin remercia vivement et sincèrement la généreuse donatrice, car dans la société actuelle où la tendance est à l'individualisme, ce geste spontané et généreux va droit au cœur de tous les membres de la communauté chrétienne de Saint-Cassien et des cinq clochers.

F.C. ■



M^{me} Lunardi avec les membres du comité paroissial.

1206-98

Article paru dans le Dauphiné Libéré juin 1998

De l'autel au restaurant

La société Cornely perpétue la tradition de la belle ouvrage, en brodant, après les vêtements ecclésiastiques, du linge de maison haut de gamme.

Dans le passé, le tricot s'est appuyé sur de riches événements pour exister toute la journée et la nuit des fidèles. Mieux catégorisés peut-être que le rite catholique, le catholisme a emprunté aussi à ses habitudes qui ont assuré le plein quotidien d'entreprises plus que contractuelles, comme la société Cornely à Rives, longtemps spécialisée dans la broderie de vêtements de mariés, de chapeaux de paille et d'ornements d'églises. Mais le Ciel se faisant moins arrangeant et l'entreprise se voyant bientôt plus à quel Saint se vouer, celle-ci dut se reconstruire dans un autre domaine : le linge de maison. Cette capacité d'adaptation a valu récemment à la société d'être distinguée, en se voyant attribuer par la Chambre de métiers de Grenoble, sa Artig'prix de l'Innovation, un trophée qui récompense les artisans soucieux de travailler dans la tradition, mais aussi la modernité.

tombées de Dieu, des langes de baptême ou pour plus dévotement des services de table, développement de papier de soie, des langes matelassés, et le développement de la machine à coudre qui donna à intervalles réguliers, au bouquet de succès, un "hi", un succès suit, un succès surpasse en lui-même.

Marguerite Lunardi offre la depuis quarante-cinq ans. Et bien qu'elle ait passé le flambeau à sa fille Danièle, en 17^e janvier de cette année, elle s'occupe encore la fabrication, veillant au détail qui fait la réputation de cette maison de confiance, comme on les désignait autrefois. Les articles collectionnés par les broderies Cornely sont presque toujours réalisés à la demande, au gré du client souhaitant personnaliser son intérieur par un linge de maison raffiné et original. Manuscrites, chères, amovibles sont apposés sur les draps de bain, les nappes et les serviettes en étamine de lin. Tige épaisse des langes de bain.

Les maîtresses de maison choisissent leur décor. Marguerite Lunardi a fait de la reproduction de motifs, son credo.

Nos sans rencontrer des difficultés pour s'approvisionner en matières premières de haute qualité, des salins en grandes lappes, l'étamine de lin deviennent introuvables.



Pour recevoir ses invités autour d'un repas de chasse, le thème du gibier présente par M^{me} Lunardi Photo Franck MEDAN

Des références

Parmi ses clients, l'entreprise a compté des noms dans l'histoire, comme "Les Trois Vallées" et Courchevel, ou M^{me} Point à Vanoie. Beaucoup de particuliers lui ont appelé aux talents des broderies de Rives. En Rhône en Provence, un pavillon de chasse, un chalet et montagne ont eu un décor différent, une table de nuit sera réalisée par une grande dame de la maison. Une commande représentative que quarante-cinq heures de travail en moyenne, pour des vêtements aguerries comme Manon, entrée, elle nous, dans

l'entreprise il y a plus de quarante ans.

Marguerite Lunardi a débuté comme apprentie, sous l'assistance de l'ancienne propriétaire M^{me} Boux, puis devenue ouvrière, elle a poursuivi dans l'esprit de celle-ci. Après les vêtements ecclésiastiques, les gants de Giroché, après le secteur "touristique" qui constituait des lots de 5000 chemises de nuit ou tabliers d'enfant exportés de Cholet, les broderies Cornely ont abondé les années 70, alors que Marguerite Lunardi se mettait à son compte, en diversifiant encore les domaines d'ordre. "On a brodé des pantalons "jupes d'été" en jeans, serviettes au soutien gorge, au soutien de bain et même aux robes de nuit, ce qui était encore broder des fleurs et des oiseaux de la ville de et Transalpin. Bien sûr, une broderie en sera au Nord et recevoir ses clientes, autour d'une table d'égards. Mais qui sont encore broder des fleurs et des oiseaux de la ville de Rives, dans quelques années ? Marguerite Lunardi, vous ne puis trouver d'apprentie...

P.L. ■

Article paru dans le Dauphiné Libéré en 1990

**MARGUERITE LUNARDI
LA HAUTE COUTURE DU LINGE DE MAISON**

spécialiste dans le travail méticuleux des ornements d'église. Elle se rend tous les jours avec une amie du voisinage dans l'atelier Roux où elle acquiert les fondements de son art. Elle reprend l'affaire en 1970 et conserve le matériel qui fa autrefois, ces fameuses machines Cornely, à incrustations de nacre, exécutant un travail guidé à la main tout à fait exemplaire. Grâce à ses dons de dessinatrice et de coloriste, Marguerite modifie l'orientation de l'atelier et se tourne vers la création de services de table, sur commande et sur mesure. Elle aime les beaux lins qu'elle sélectionne en France, en Italie et en Belgique. Selon les goûts et la vaisselle de ses commanditaires, elle dessine la reproduction exacte de motifs de prestige, et permet ainsi aux maîtresses de maison raffinées de coordonner l'appareil brodé et assiettes décorées pour une table de fête. Elle élargit sa gamme aux draps brodés de la chambre à coucher et aux serviettes-éponge de la salle de bain, accordées aux motifs du carrelage. Marguerite distribue ses ouvrages grâce à un circuit commercial qui s'apparente davantage aux colporteurs d'autrefois qu'aux méthodes actuelles. Deux représentantes parcourent la France avec du linge brodé dans leurs bagages, conservant depuis des années l'exclusivité de certains préfectures, consulates et ambassades. Pendant ce temps, six brodeuses travaillent comme des fourmis sur les Cornely qu'elles apprennent à maîtriser en quatre ans, se formant avec le souci partagé de rester une maison artisanale qui travaille consciencieusement à la pièce, sur mesure, et invente chaque jour de nouveaux motifs.

LE JANE SCHWARTZBACH

Marguerite dans ses ateliers de Rives.

Pénétrer dans l'atelier de Marguerite Lunardi donne la sensation étrange de remonter le temps. Entant de ce pays de leries froides qui suscite l'énergie, Marguerite quitte très tôt le cocon familial pour apprendre la broderie auprès d'Elise Roux.

SAMEDI 5 DECEMBRE 1992

Article paru dans le Dauphiné Libéré le 5 décembre 1992

SYMPHONIE Rédaction. UC.A SBRE
IDENT : 49 VO 1056 - Page 0001

SAISIE : Claviste 6S Date 12/12/90/ Heure 21:58
CORRECTION : Claviste Date // Heure

Dates de parution : SD LMMJVSD
2000

LUNARDIBRODERIEVERHAEGHEVOIRONMAGAZINEDER

MAGAZINE DERNIERE

Un atelier de broderie à l'ancienne, à Rives L'AMOUR DU « BEAU LINGE »

Le satin blanc languit sur le support de la machine. Une Cornely 1738. L'aiguille butine, fol insecte, le tissu vierge pour y déposer ses larmes rouge ou or, pour y pleurer quelques gracieuses formes, roseau ou tulipe. Le temps semble s'être arrêté dans cet atelier de broderie où l'ouvrière, penchée sur son ouvrage, surveille et guide la fine pointe de métal qui tantôt s'emballe au contact d'une feuille, tantôt frise l'inertie à l'approche du feston.

Jour après jour, depuis 1750, la broderie fait son nid dans le tissu, à l'atelier de Rives. Hier les voilettes et les jabots, les chausubles des prêtres, aujourd'hui les nappes et les serviettes de bain. Hier les Rhônaïpins, aujourd'hui les ambassades et la reine de Hollande.

Marguerite Lunardi, brodeuse de formation, forcément artiste, a repris l'affaire en 1969. Sans doute est-elle mieux placée que quiconque pour savoir à quel point le talent, la dextérité et la créativité sont indispensables à l'exercice de ce métier. Sans doute se souvient-elle du petit pincement au cœur au moment du coup de ciseaux final, quand il faut jeter un dernier regard à l'oeuvre, posé comme un linçoul sur la table à repasser.

Comme ses prédécesseurs, Marguerite Lunardi a boudé les technologies nouvelles et continué à broder « comme avant ». Sur des machines qui ont plus de deux siècles, les seules qui

*Et tantôt
de l'ou
passe
à l'occ*

deries très fines, façon point de Beauvais (chainette). D'ailleurs on ne dit pas broderie mais peinture à l'aiguille et ils ne sont que deux en France à mériter ce qualificatif. Car, ce n'est pas donné à tout le monde : il faut environ trois ans d'apprentissage à une ouvrière pour pouvoir manier ce type de machine et jusqu'à 48 heures d'un travail minutieux pour venir à bout d'un ouvrage... Autant dire que les cadeaux de Noël qui sortent de l'atelier valent leur pesant d'or ! La clientèle s'est donc sélectionnée d'elle-même. Seules les ambassades, les principautés, les préfectures et les « grandes familles » françaises peuvent encore s'offrir ce luxe.

Du coup, les exigences n'ont plus été les mêmes, il a fallu faire du sur-mesure, assortir le linge au service de table ou à la circonstance qui peut être une partie de chasse, un baptême ou un mariage.

Marguerite Lunardi, artiste à l'occasion, gestionnaire de toutes façons, est secondée par Yvonne Nieldis Pacher, la commerciale. Pour cette dernière, mille kilomètres semaine, c'est un minimum ! Les commandes affluent de toutes parts, à tel point que la petite entreprise Rivoise ne peut plus y faire face... Il y aurait bien quelques marchés à prendre à l'étranger, quelques contrats à signer avec la Haute Couture, mais l'argent ne semble pas faire le bonheur de Marguerite Lunardi « Pas question de nous développer plus encore, précise-t-elle, nous tenons à préserver le caractère artisanal de l'entreprise. Nous voulons faire de chaque modèle un cas particulier ! ». Un chiffre d'affaires de 2,5 MF an. Une dizaine de salariées, de la confectionneuse à la repasseuse en passant par les ouvrières et les deux représentantes.

Quant à la mode, qu'elle passe également son chemin « A une époque, l'entreprise a suivi ses tendances. Le jean, le tablier brodés... mais ce que nous faisons aujourd'hui est bien plus valorisant ! Car les clients et nous-mêmes partageons la même passion : l'amour du beau linge ! »

Frédérique VERHAEGHE

Gaby
La Boissellerie et les établissements Berthet

Tenue par les établissements Gaillet et Meunier de Grenoble, cette entreprise était implantée depuis le début des années 1920 (peut-être 1922) au n° 74 de la rue des Prés (actuellement rue Sadi Carnot) et fabriquait des articles en bois, tels que des cadres, des claies, des manches en bois, des chaises, des abattants de WC...

En 1938, semble-t-il, un incendie a détruit entièrement cette entreprise dont la surface allait jusqu'au portail actuel de l'Orgère.

Son emplacement est devenu l'entrée actuelle du Centre social de l'Orgère, château des Russes, salle F. Miterrand en face du n° 91. Auparavant l'entrée était située sur la route de la gare, actuellement rue Jean Jaurès au n° 369, constitué d'un grand portail fabriqué par les établissements Barnier, (que l'on peut encore admirer aujourd'hui.)

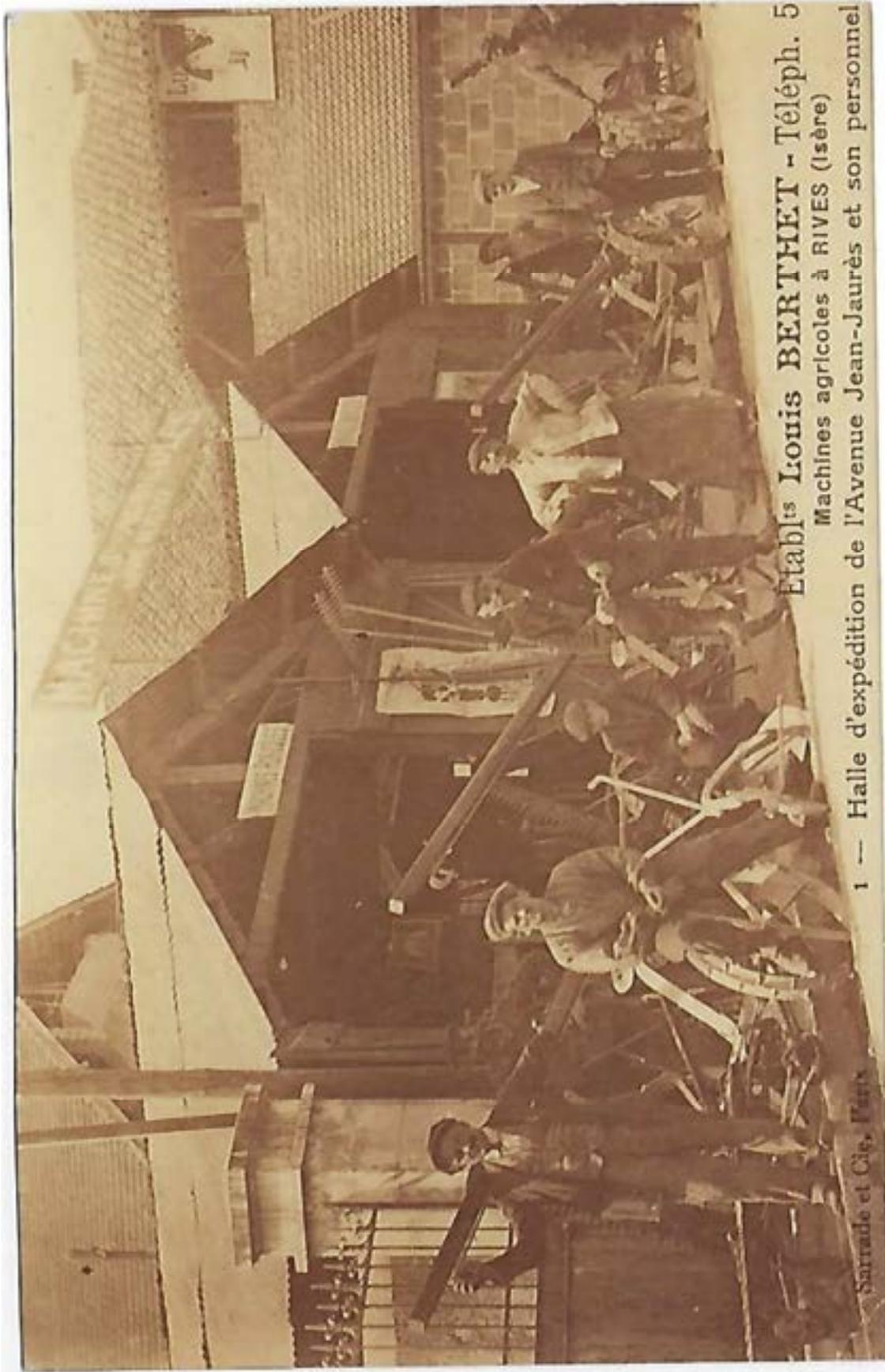
Tout a été rasé, et les établissements Berthet, vente de machines agricoles, se sont installés à la place de la Boissellerie vers 1939, après avoir été installés 10 rue de la République entre 1910 et 1920 et au 1 avenue Jean Jaurès dans les bâtiments en tôle (voir photo)

Gaby Tropina



Louis BERTHET

les machines de BERTHET



Établ's Louis BERTHET - Téléph. 5
Machines agricoles à RIVES (Isère)

1 -- Halle d'expédition de l'Avenue Jean-Jaurès et son personnel

Sarrade et Cie, Paris

Hautes Déescompenses à Brevet Concessé

Machines Agricoles



et Industrielles

1889 - 1895 - 1900 - 1905 - 1910 - 1915 - 1920

Fourniture Générale de toutes Machines d'Agriculture

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

ATELIER MÉCANIQUE

de Construction

ATELIER SPÉCIAL

de Réparations

10, Rue de la République, 10

ENTREPOTS:

Avenue de la Gare - RIVES

Succursale à VOIRON

STOCK DE PIÈCES DE RECHANGE

pour toutes Marques

et Réparations rapides



10, Rue de la République - RIVES (Isère)

Mairie de Rives

Doit

TÉLÉPHONE 51

les Marchandises ci-après désignées payables à Rives.

10 Février - 1922 - 102 €

Réparation de la barrière
du pont du Jura.
Dresser les parties pleines.
Rives remise au plan des
parties retreintes.
Réparat des fauchons.

5 heures à 3 heures

15 heures - 3'00 - 4/00

Requitté par mandat

le 16 février 1922

art. 87 du budget primitif.

[Handwritten signature]



SOCIÉTÉ DE BOISSELLERIE ET MENUISÉRIE MÉCANIQUE DU SUD-EST
Usine de RIVES (Isère)

Tournerie de Manches en tous genres
Bois pour Brosseries, Sièges, Chaises
Articles spéciaux pour tissage
Articles bois pour toutes industries

CARTE POSTALE

CORRESPONDANCE

le 12/1/26.6

Messieurs,

Notre Sté vous présente
à l'occasion du Nouvel An,
ses voeux de prospérité et
vous renouvelle ses offres
pour tous articles : cadres,
planchettes, claies, pan-
neaux sur commandes.

Le Conseil d'Administration,

ADRESSE



Messieurs

MEUNIER ROMET & Co

à MONTAGNIEU

(Isère)

Historique des établissements Berthet 1920

Document prêté par Jean-Lou Berthet
(à Gaby Tropina pour le groupe Mémoires de Rives)
Retransmis en intégralité

Né le 5 septembre 1885, il s'installe en tant que forgeron-maréchal ferrant avec son épouse à « La Forge » au 10 rue de la République.

Louis Berthet se spécialise dans la construction de matériel agricole. Il obtient de nombreuses récompenses sur le plan national (chevalier du mérite agricole en 1920) et de nombreux 1^{er} prix lors d'expositions agricoles.

« La Forge » devenant exigüe, une extension est réalisée au 1 avenue Jean Jaurès et des hangars montés sur pilotis dans la « côte folle » du Bas Rives.

Louis Berthet disparut subitement sur la foire de Bourgoin en 1939 à l'âge de 54 ans. Il laissera la lourde tâche à sa femme Adrienne et son fils Roger de 17 ans, de faire prospérer l'entreprise.

Pour l'anecdote : fidèle à la foire de Beaucroissant, Louis Berthet exposa la première faucheuse à traction animale... Révolution à l'époque



Famille BERTHET



Machines Agricoles Industries pour toutes Cultures

Louis BERTHET

RIVES

Rives, le 10 Mars 1907

Je soussigné, Louis BERTHET, fabricant de machines agricoles et industrielles, déclare que je suis en mesure de livrer à Monsieur GUILLAUD-BATAILLE, un exemplaire de la machine à vapeur n° 1000, à la condition qu'il m'en verse le montant de 1000 francs, en espèces, avant le 15 Mars 1907.

En foi de quoi, j'ai délivré le présent mandat, en deux exemplaires, dont un sera remis au destinataire et l'autre sera conservé par moi.

Louis BERTHET

Machines Agricoles et Industrielles

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES
à tous les EXPOSITIONS

RECHERCHES GÉNÉRALES
POUR TOUTES LES BRANCHES DE L'INDUSTRIE

RECHERCHES DE TOUTES BRANCHES INDUSTRIELLES EN GÉNÉRAL

Louis Berthet

INDUSTRIEL BRÉSIL & C^o

Usine Clément Pottier, 1476, L^ove RIVES (Isère)

Le 5 Mars 1907

Monsieur GUILLAUD-BATAILLE
Fontaine - 1907 (Isère)

Je soussigné, Louis BERTHET, fabricant de machines agricoles et industrielles, déclare que je suis en mesure de livrer à Monsieur GUILLAUD-BATAILLE, un exemplaire de la machine à vapeur n° 1000, à la condition qu'il m'en verse le montant de 1000 francs, en espèces, avant le 15 Mars 1907.

En foi de quoi, j'ai délivré le présent mandat, en deux exemplaires, dont un sera remis au destinataire et l'autre sera conservé par moi.

Louis BERTHET

15 PREMIERS PRIX

MACHINES AGRICOLES

CONSTRUCTIONS MÉTALLURGIQUES

LOUIS BERTHET

Eticien de Mérite Agricole - Constructeur Breveté & C^o

Usine 10, Rue de la République - Entrepôt 1, Avenue Jean-Jaurès

R. C. 57 MANDELLIN 395

RIVES (Isère)

Monsieur GUILLAUD-BATAILLE

Les 3 Fontaines

RIVES



HIVES (Isère)
 BERTHET Fils, 14, Rue de la République
 Machines agricoles de tous systèmes — Atelier de Serrurerie — Réparations

E^{ts} Louis BERTHET 10 rue de la République
 1910-1930



E^{ts} Louis BERTHET 1 avenue Jean Jaures



Louis BERTHET au volant de son HOTCHKISS



Pose photos avenue Jean Jaurès.

de 1925 à 1950



Louis BERTHET avec un "porte fûts"
destiné au transport des fûts de goudrons
ingénieux système vendu par centaine
aux ports et chaussées et municipalités



Etablissements Roger Berthet

1939

Né en 1922, il devait entrer à l'école des Arts et Métiers à Cluny mais au décès tragique de son père, il se devait d'aider sa mère.

A force de travail, l'entreprise prospéra et devint rapidement concessionnaire de matériel agricole pour la région.

Un agrandissement s'imposant, les Ets Roger Berthet déménagent rue Sadi Carnot (aujourd'hui parking de l'Orgère).

De nombreuses succursales dans la région (Fontaine, Voiron, Saint-Marcellin) rendent service aux agriculteurs pour leur réparation et pièces détachées...

Les Ets Berthet ont alors compté jusqu'à 40 employés.

En raison de la baisse de l'activité agricole ils se spécialisent dans la construction de matériel de déneigement avec des réalisations dans toute la France et à l'étranger (cent chasse-neige ont été fabriqués et livrés par avion en Iran !)

De nombreux brevets sont déposés, et concours internationaux primés.

Elu à la ville de Rives et président du SEDIMA (Syndicat des Distributeurs de Matériel Agricole), il reçoit la médaille de chevalier du mérite agricole.

La société SCHMIDT France NEIGE reprend l'activité dans les années 80.

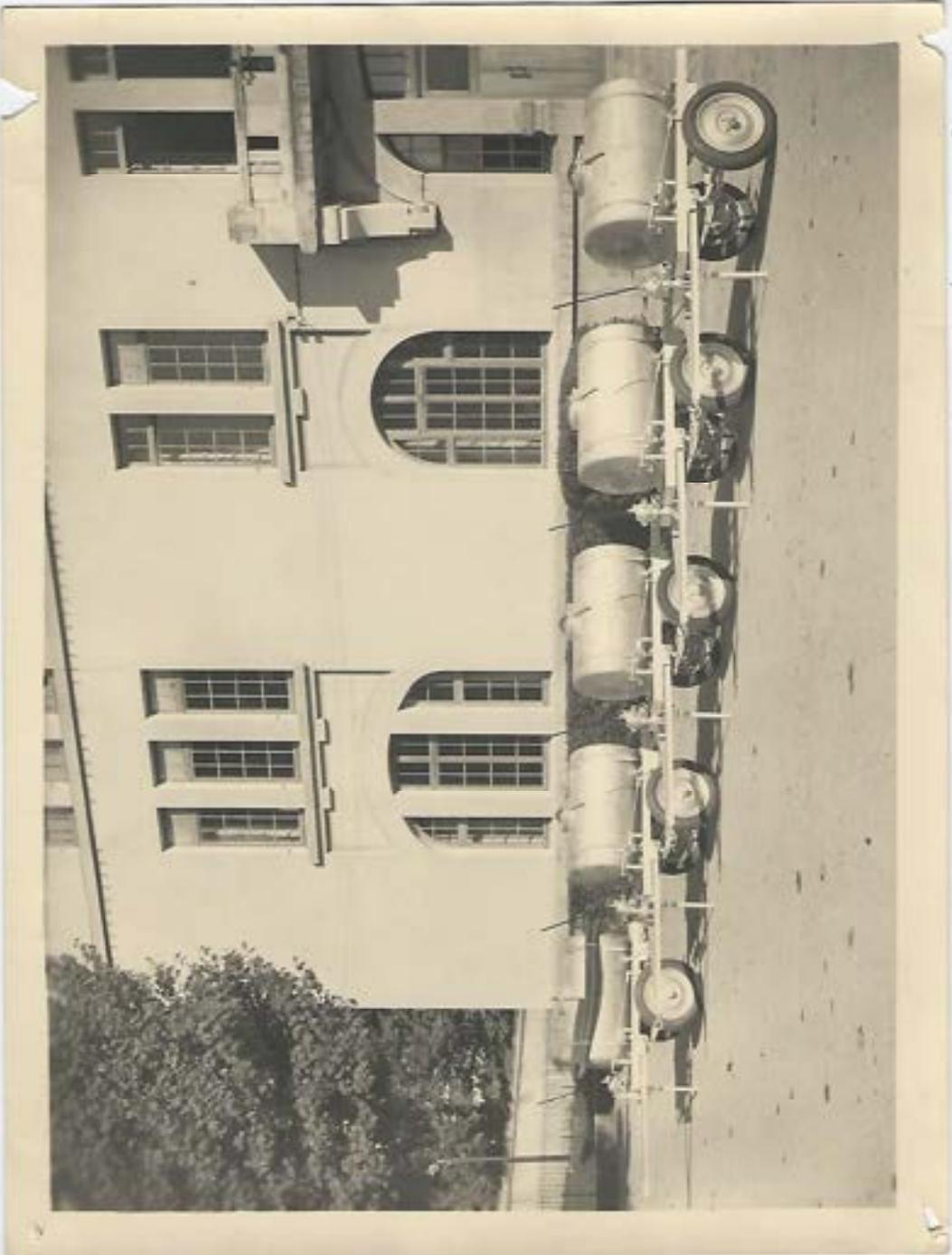
Pour anecdote : lors de son départ à la retraite, Roger est devenu BERTET (sans H) à la suite d'une erreur administrative !



Chasse neige combinée réalisée en 1940/1942
devant les halles de RIVES



Remorque fabriquée par Roger BERTHET
entre 1940/44 avec son vélo STAR-FLORA
fabriqué par les Ets Champou à St-Etienne de
Saugeais



Récolteurs de renseignements avec citernes et pompe à main
(devant l'Hotel de ville)



Roger BERTHET au volant d'une scap
équipe d'un chasse neige "le polyvalent" (breveté)



Roger BERTHET et son
fils Jean Louis .



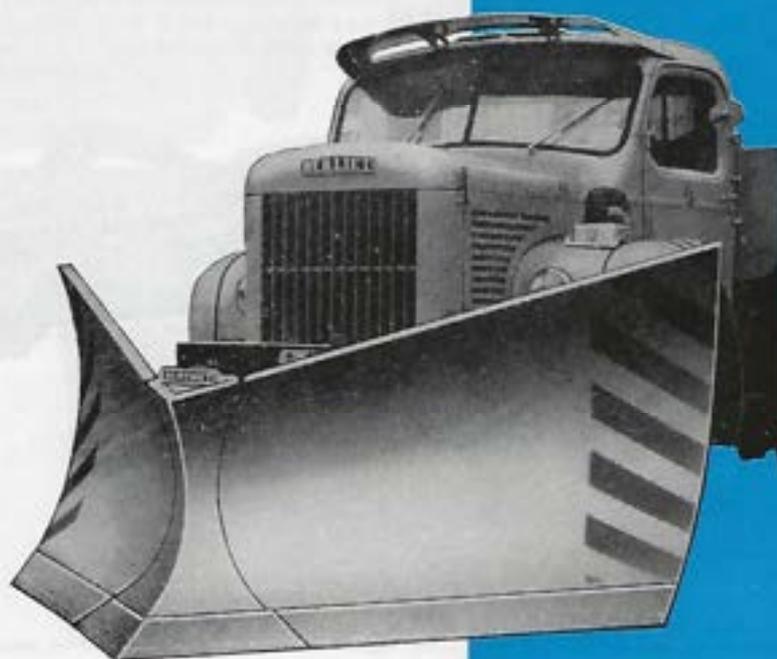
Chasse neige en action
à la "Lampre" à RIVES



BERTHET

Etrave Lamé-Biaise Combinée

(Brevet Frésia)



Ets BERTHET s. a.
RIVES Isère 38 France

Constructeurs

Tél. : 91-02-70 91-02-71





M. DAVID, représentant le Ministre de l'Agriculture (au centre) et M. RIBACOURT (à gauche) en compagnie de quatre nouveaux « médailles » : MM. BOUILLOUX, CAZAUX-MALEVILLE, JACQUET et BERTHET.

9/03/70

Dans l'Ordre du Mérite Agricole...

Au cours de la réception organisée par SE.D.I.M.A., à la suite du Congrès, M. DAVID représentant le Ministre de l'Agriculture, a remis plusieurs distinctions dans l'Ordre du Mérite Agricole à différents dirigeants du SE.D.I.M.A.

OFFICIERS :

- M. Louis BOUILLOUX, Vice-Président SE.D.I.M.A., Président de la Fédération Rhône-Alpes, Président du Groupement de Saône-et-Loire.
- M. André CAZAUX-MALEVILLE, Vice-Président du SE.D.I.M.A., Président de la Fédération Aquitaine.

CHEVALIERS :

- M. M. JACQUET, Président de la Fédération Limousin-Auvergne du SE.D.I.M.A., Président Groupement de la Corrèze.
- M. A. LAFFITE, Président de la Fédération Languedoc-Roussillon du SE.D.I.M.A., Président Groupement de l'Aude.
- M. R. BERTHET, Président du Groupement l'Isère du SE.D.I.M.A.
- M. CASTEX, Président de la Fédération Midi-Pyrénées du SE.D.I.M.A.



Les nouveaux promus dans l'Ordre du Mérite Agricole, de gauche à droite MM. JACQUET (Chevalier), CAZAUX-MALEVILLE (Officier), BOUILLOUX (Officier), BERTHET (Chevalier), LAFFITE (Chevalier).

Avec tous nos remerciements à Jean-Lou Berthet pour le prêt des documents

Jean
Artisanat et industrie sur Rives dans les années 50

Que de bons souvenirs concernant l'artisanat et l'industrie !

Tout d'abord l'ENTREPRISE BARNIER CONSTRUCTION et CHARPENTES METALLIQUES située près de mon domicile rue Sadi Carnot :

Une entreprise située à l'emplacement des immeubles près de la salle municipale Pierre Brigard. (Autrefois les bureaux Barnier)

Des bruits de tôles en acier qu'on manipule ainsi que des flashes de lumières engendrés par les soudures lors de l'assemblage des poutrelles métalliques.

Etant gosse je recherchais à proximité de l'usine, de grosses pastilles d'acier laissées par l'emboutissage permettant la perforation des tôles.

Ces pastilles me ravissaient car elles alimentaient mon lance pierres.

Tout le personnel de l'usine était habillé de bleu de travail sur lequel un grand tablier de cuir semblait les protéger des éclats métalliques.

LES CAVES A VINS COLONGO rue Sadi Carnot situés à la place de la Perception de Rives.

D'énormes cuves apparaissaient de la route. Nous, gosses du quartier, n'osions pas trop nous approcher de l'entrepôt. Ce lieu nous semblait interdit et prohibé pour nous enfants. De fortes odeurs de vin envahissaient nos narines. Des camions venaient ravitailler les cuves. Puis des bruits du verre choqué qui correspondaient à la mise en bouteilles du vin. L'entreprise possédait un camion Citroën de couleur verte.

L'ENTREPRISE BERTHET MACHINES AGRICOLES rue Sadi Carnot située sur le grand parking actuellement de l'Orgère.

Cette entreprise réparait, vendait et revendait tout le matériel agricole : tracteurs moissonneuses et accessoires agricoles.

Quelques années plus tard l'entreprise SCHMITT FRANCE NEIGE a remplacé l'entreprise BERTHET. Elle fabriquait tout le matériel de déneigement pour de nombreuses communes régionales et nationales.

LA SCIERIE FELIX PONCET située rue Jean Jaurès à Rives à l'emplacement de l'Immeuble Bellevue. (En bas de la montée de l'église)

L'Entreprise travaillait en majorité à ciel ouvert et me permettait d'observer le travail et les stocks de billes de bois d'énorme grosseur plus ou moins bien rangées. Les ouvriers déplaçaient les grumes de bois à l'aide d'un outil avec un manche en bois muni d'un énorme crochet. Cet outil leur permettait manuellement de retourner les billes de bois et de les approcher près d'une grosse scie à ruban pour permettre le débit de belles planches épaisses. Un énorme camion à mes yeux, assurait le transport des billes de bois venant de toutes parts jusqu'à la scierie Poncet. Ce camion avait la particularité de rouler non pas au gasoil mais au bois. Deux gros cylindres chauffaient et fumaient en permanence. Ce véhicule avait l'appellation « Gazogène ». (Voir photo du camion accidenté). Malgré tout une bonne odeur de bois se répandait dans le quartier.

L'HUILERIE CHOLAT : Située rue du Plan à l'emplacement du parking de la Pharmacie Boissier.

Le gérant recevait des particuliers leur récolte de noix décortiquées. On pouvait voir dans son établissement deux énormes meules en pierre tournaient dans une goulotte également en pierre faisant un bruit sourd. Ces meules fonctionnaient en fin et en début d'année. De grands récipients de noix fraîches attendaient avant d'être pressées. La vue de l'huile de noix ambrée s'écoulant dans un décalitre nous émerveillait, nous les gosses du quartier. Très souvent nous revenions voir tourner les meules.

J'aurais tant aimé grappiller une poignée de noix avant qu'elles ne soient mises en pression sous les meules.

Jean Micoud-Terraud

Historique de la Scierie Poncet de Rives de 1869 à 2000

L'entreprise Poncet créée par Claude Laurent Poncet né à Rives en 1833 a débuté à l'emplacement de la Pharmacie des 2 Rives rue Jean Jaurès en 1969. Ces bâtiments abritaient les différents métiers de charronnage, chars, charrettes, voitures de luxe, carrosses. Puis par la suite l'entreprise assurait l'entretien de ces véhicules.

Plus tard Claude Laurent quitta les lieux et son premier métier.

Il s'installa comme locataire au pied de la montée de l'église de Rives (où il y avait une croix qui a été déplacée) pour construire une usine hydraulique actionnant une scie afin de débiter des bois pour fabriquer des « galoches ». Cette scie fonctionnait grâce à la source appelée « Le Bournet ».

Devenu propriétaire il développa son entreprise. Il se lança dans la fabrication des vélocipèdes et bicycles en bois. Présenté au musée des Arts et Métiers, Claude Laurent Poncet reçut les honneurs de la presse le 24 février 1907 pour l'invention du vélocipède.

Plus tard, Louis, l'un des deux fils redémarra la scierie et se spécialisa dans le bois de noyer étuvé.

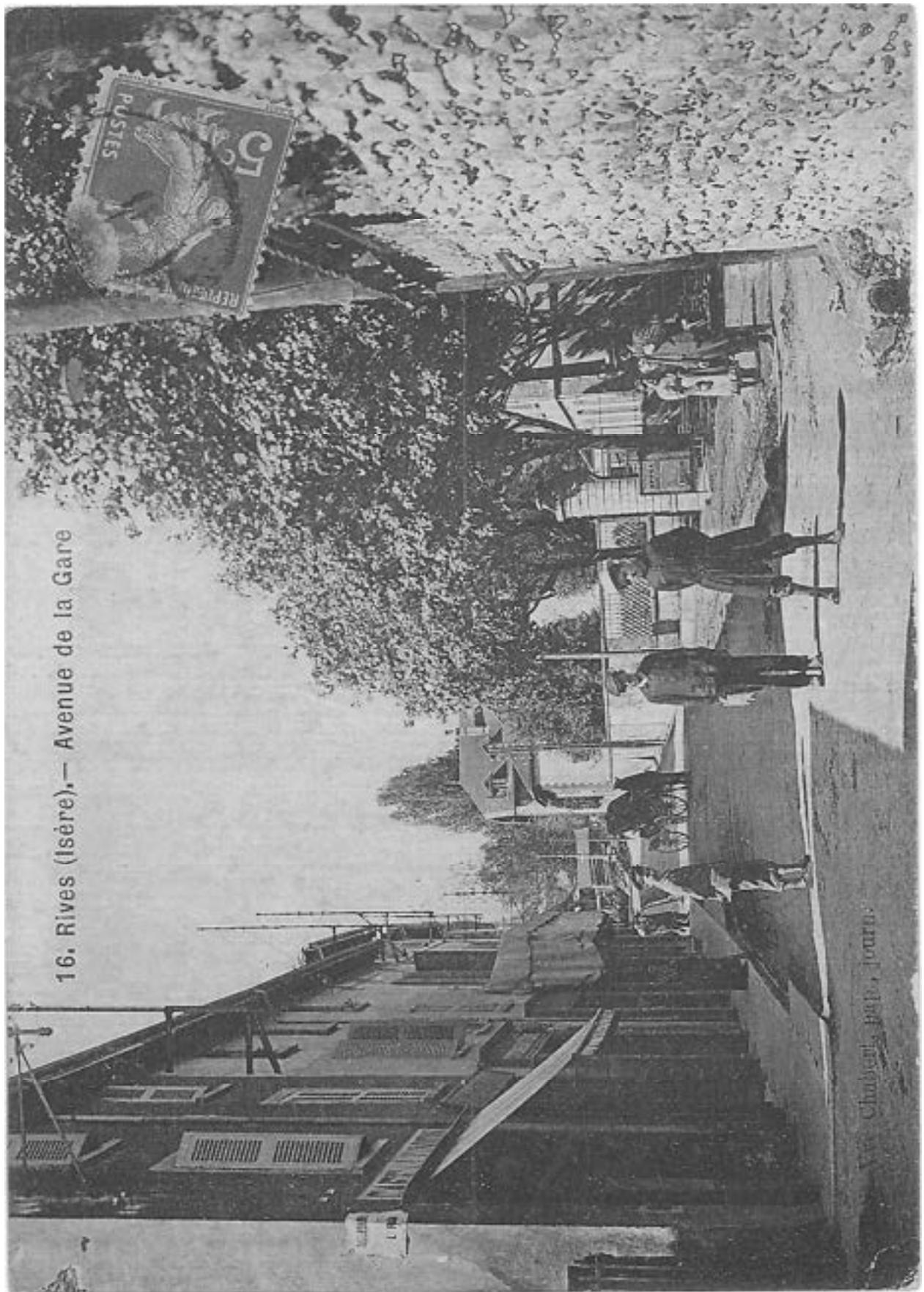
Louis Poncet épouse une compatriote de Berlioz le 14 décembre 1896. Ils eurent six enfants dont deux bien connus des Rivois :

Marie-Thérèse Poncet et Félix (Père) qui reprit à nouveau la scierie de 1936 à 2000. Dans les années 60 la scierie se déplace sur le plateau du Levatel et intensifie le travail avec le noyer étuvé.

Félix Louis Poncet achète le bois et le revend dans toute la France. Il exporte son bois en Allemagne, Pologne, Suisse, Etats -Unis, Canada, Espagne et Portugal.

Un grand merci à Mr Félix-Louis Poncet (Fils) pour son aide, ses photos et pour sa mémoire.

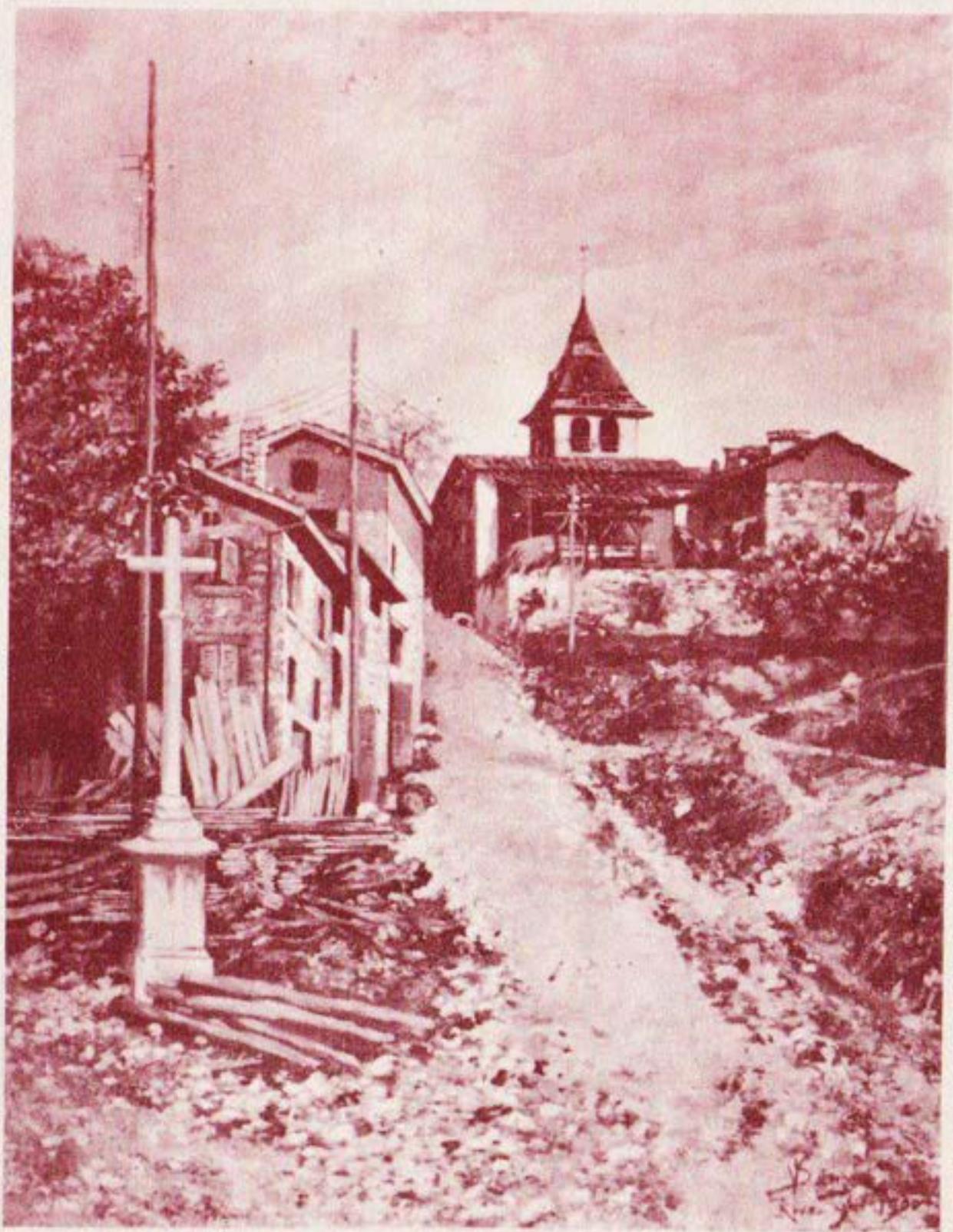
Jean Micoud-Terraud



16. Rives (Isère).— Avenue de la Gare

V. Chabert, pap., Jouarre.

La scierie Poncet tout au bout de la rue



RIVES

La montée de l'église et le vieux clocher
en 1900, d'après une peinture de Y. Dagon



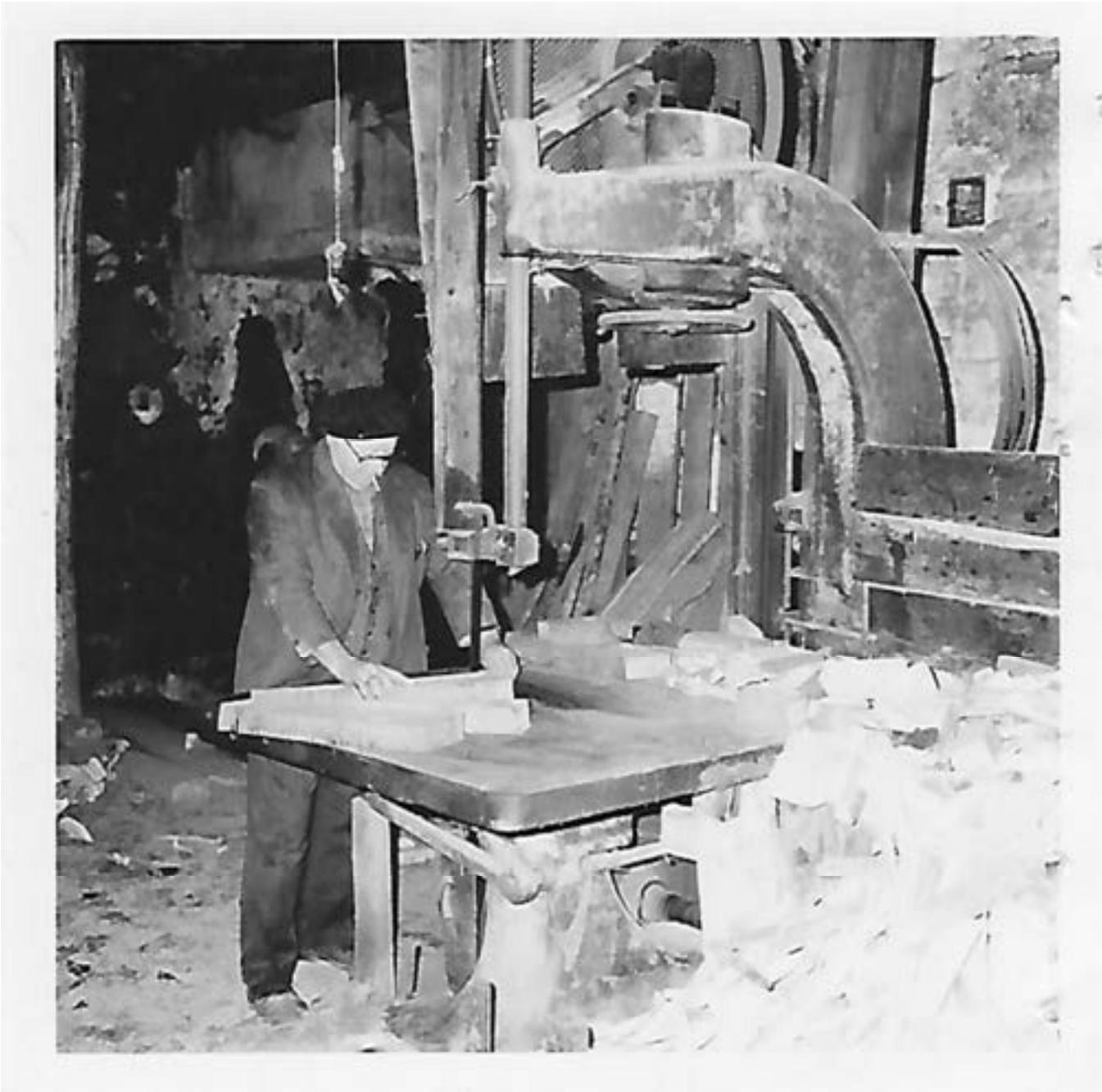
Entreprise Poncet



Personnel de la scierie Poncet (sur la racine énorme d'un arbre avant le débit)



Personnel de la scierie Poncet



Monsieur Félix Poncet (père)



Premier camion « gazogène » de la scierie Poncet

Alain Les caves CATTIN

Le printemps 1955 nous vit arriver à Rives où une grande maison avec cour et jardin face à la scierie Blanc nous ouvrit ses portes ; chacun prit ses aises et trouva ses occupations alentours.

Mon père participa au développement de l'usine Experton. L'année où je rentrai en cours préparatoire dans la classe de Mr Gallien à la communale, mon grand-père Jean-Baptiste (né en 1888), installa à sa retraite son atelier dans un des garages bordant la cour.

Je dis atelier car il était menuisier ébéniste. Il occupait son temps à fabriquer des luges ou des skis pour tous les gosses du quartier, et rendait service à droite et à gauche selon les besoins.

Parmi ses services il se rendait souvent à la cave Cattin, père et fils. Cette cave située tout de suite à gauche après le pont du chemin de fer sur la route qui mène à la plaine (où était située l'entreprise Socamel à l'époque), abreuvait la ville.

Des bâtiments adossés à la route qui menait chez Bonnardel, route du nouveau cimetière aujourd'hui, abritaient l'activité. Sous les toits pentus, des foudres et des tonneaux de chêne remplis de vin occupaient une grande partie des bâtiments. Dans l'un d'eux était installée une machine automatique d'embouteillage moderne. A cette époque tout était moderne. Les vêtements, les voitures, les frigos, les magasins et cette machine. J'accompagnais souvent mon grand-père chez Cattin, je passais ainsi des heures devant cette machine à écouter le cliquetis des bouteilles, les voyant se remplir à une vitesse folle sans qu'aucune goutte ne s'échappa de leur parcours prévu. Tout d'un coup elles s'habillaient par je ne sais quel miracle d'une étiquette colorée et d'un bouchon de liège qui venait s'enfoncer dans leurs goulots.

Je n'ai plus en mémoire le nombre de personnes qu'employait l'entreprise. Mais luxe peut-être pour l'époque, dans un joli bureau, il y avait une secrétaire qui me servait de la limonade et me donnait quelque fois des bonbons. A mon âge cela me ravissait...

Mon grand-père réparait les cageots à bouteilles en bois ; rendait leur étanchéité aux tonneaux en remplaçant quelques douelles abîmées. Ces douelles qui forment le tonneau, il fallait avoir un sacré savoir-faire pour les former, les imaginer dans l'espace. Aujourd'hui on utilise des machines à commande numérique trois axes. Dans ces années-là, scie, rabot et talent faisaient l'affaire, là aussi trois axes mais si différents. La qualité de ces services les lia d'amitié.

Ainsi il lui confia un jour un énorme chantier. Sous les platanes, en dessous de la voie ferrée, fut construit un grand caisson de plusieurs mètres cubes pour récupérer les bouteilles cassées. Le chantier dura quelques temps, j'y participai au mieux de mes petits moyens. L'entreprise fut un succès, le caisson dura, il n'y a pas si longtemps qu'il fut enlevé.

Les caves Cattin étaient florissantes. Dans ces année-là on buvait plus de vin que d'Orangina. De nombreuses usines proches et tous les bistrots de Rives s'en abreuvaient. Mr Cattin conduisait lui-même le fourgon de livraison. Un drôle de véhicule peint en bleu charroi. Un jour en descendant la route de la gare, avenue Jean Jaurès aujourd'hui, il percuta un poteau électrique au niveau du lotissement du Coteau en face de la villa Carlier et l'ex bureau EDF. Je revenais de l'école. Le véhicule était couché sur le flanc, les fils électriques faisaient un joli feu d'artifice. Quelques temps plus tard on m'avoua que pépé faisait partie de l'expédition peut-être trop arrosée.

Jean-Baptiste est parti au printemps 1959. Mes visites chez Cattin s'arrêtèrent de fait.

Voilà quelques souvenirs de cette petite entreprise rivoise qui connut avec les années diverses destinées, mais l'endroit, tel que je l'ai décrit, a peu changé.

Promeneurs, à gauche tout de suite après le pont, marquez le pas...

Alain Salvagni



Emplacement des anciennes caves Cattin

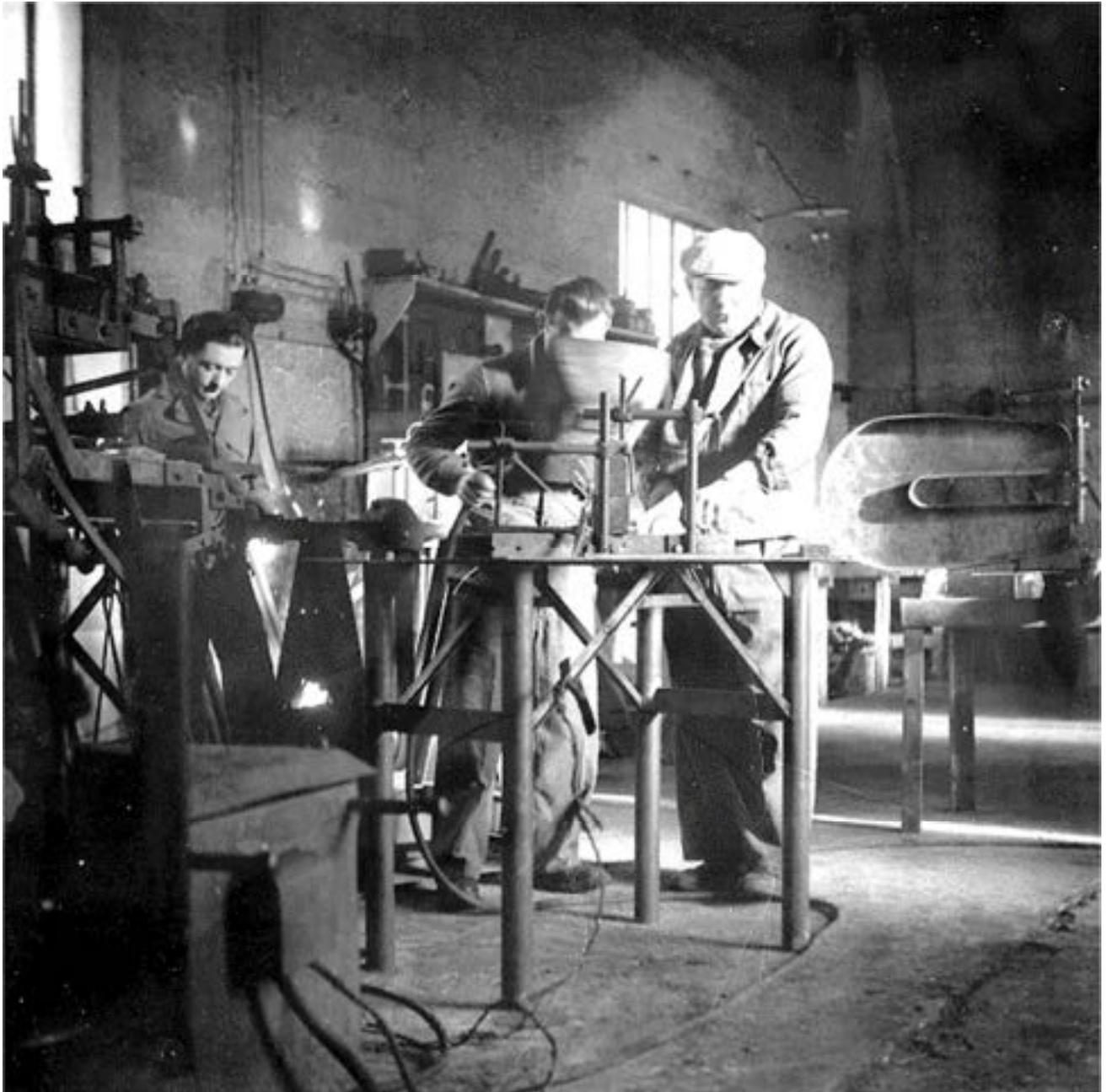
Jean-Michel
D'une huilerie à un immeuble, un siècle d'activité

La rue de La Bourgeat, qui relie l'ancien hameau du Mollard à la route de la gare nommée aujourd'hui avenue Jean Jaurès, fut longtemps embaumée par un mélange de senteurs d'huiles diverses. À la fin du 19^{ème} siècle, mon arrière-grand-père, délaissait l'atelier de ses parents qui fabriquaient des voitures à chevaux en centre-ville. Il s'associait alors comme huilier avec Monsieur Cholat, avant d'installer à la Bourgeat une huilerie mue par l'énergie à vapeur d'une locomobile. Après la grande guerre, ses deux fils reprirent l'exploitation alors reliée à la Force électrique de la Fure et la Morge sous l'intitulé « Burrial fils ». Ils diversifièrent la production en pressant en plus de la noix locale, des olives, puis des arachides qui arrivaient en train de Marseille jusqu'à la gare de Rives. Mon grand-père élargissait encore l'activité en fabriquant de la lessive et du savon. Puis la seconde guerre passa avec son lot de misères. Concurrencées par les grandes industries, les petites huileries et savonneries n'étaient plus rentables, l'automobile prit de l'essor et les routes se modernisèrent. Un ami de la famille, ingénieur des ponts et chaussées, suggéra à mon aïeul de fabriquer des panneaux de signalisation. Les odeurs oléagineuses laissèrent alors la place à celles des peintures synthétiques ou cellulosiques, et les grincements des meules furent remplacées par le fracas de l'atelier de tôlerie.

Ma curiosité d'enfant m'attirait souvent vers les machines, pour le plus grand plaisir de mon grand-père et de mon père, qui me décryptaient avec passion toutes les énigmes des différentes fabrications. Je me rappelle encore en détail certaines techniques aujourd'hui totalement obsolètes, mais que je trouvais fascinantes, et j'admirais bien entendu mes aînés qui maîtrisaient tant de savoir. Mais le plus passionnant pour

moi était l'approche des fêtes de fin d'année. Les « Melons » de la commune libre du Mollard, qui doivent leur nom au chapeau qu'ils arboraient avec fierté, venaient fabriquer eux-mêmes dans l'atelier familial, les jouets qui allaient être distribués pour le sapin de Noël dans la limonaderie de la rue du 14 juillet. Si je n'ai de ce fait, jamais cru au Père-Noël, la fierté de partager avec les adultes le secret de sa non-existence, doublée du plaisir de voir trottinettes, tricycles ou lits de poupée naître à la maison, me comblait de bonheur. Les nuisances olfactives et sonores dont le voisinage s'accommodait sans même sembler les remarquer à l'époque, seraient sans doute aujourd'hui sévèrement condamnées. Les roues des moulins à huiles ont depuis longtemps disparu mais celle de la vie continue de tourner. Maintenant un immeuble remplace l'atelier, déplacé en zone industrielle dans les années 60. Les jouets de Noël qui viennent de Chine s'achètent au supermarché et les enfants préfèrent agiter leurs doigts sur les écrans tactiles plutôt que promener des cailloux dans une brouette à leur taille et faite maison ... À moins peut-être que parents et grands-parents, omettent tout simplement de leur montrer ce qui les a tant amusés jadis. Je pense à cela quand je vois l'intérêt porté par les enfants à certaines soirées, organisées par le centre social ou d'autres associations, avec des jeux traditionnels. Elles semblent parfois prouver, lorsque les bambins passent en riant de la dernière console à l'ancestral chamboule-tout, que le progrès pourrait bien exister sans pour autant détruire les petites joies du passé.

Jean-Michel BURRIAL.





Les membres de la commune libre du Mollard venus à la métallerie fabriquer des jouets pour l'arbre de Noël

Dominique

Je suis née à Rives en 1951 où j'ai vécu jusqu'en 1971. J'ai passé toute mon enfance au numéro 111 rue de la République. La maison dans laquelle j'ai vécu existe toujours, elle est actuellement occupée par madame Baranof médecin. C'est une très vieille maison qui a vu de nombreuses générations (familles Trouiller, Meunier...). En 1880 on notait déjà des familles Barne, Durand dont les épouses étaient les filles Trouiller.

Un peu reculée de la route, la maison est à droite, et à gauche c'était l'atelier de menuiserie de mon grand-père, monsieur Louis Trouiller. Je ne l'ai pas connu, il est décédé en 1923, ma mère Jeanne Trouiller née en 1913 n'avait que dix ans.

Mon grand-père menuisier travaillait beaucoup pour les châteaux. Ma maman disait toujours qu'il avait fait les stalles du cœur de l'église de Rives et le tambour.

C'est monsieur Bertholet qui lui a succédé, puis monsieur Vignard que j'ai connu. J'ai passé beaucoup de temps dans la cour pour le regarder travailler, il fabriquait des cercueils. Il les enduisait de chaux pour les rendre étanche mais surtout il capitonnait (pas toujours) l'intérieur avec du tissu matelassé violet, et il me donnait toutes les tombées de tissus. C'était pour moi un vrai bonheur, elles servaient de couverture à mes poupées.

Le dernier menuisier que j'ai connu, c'était monsieur Fleury.

Ma grand-mère fabriquait des houppes à base de duvet de cygnes servant à passer la poudre de riz sur le visage. Elle cousait aussi à la main des couvertures et des édredons.

Dans le numéro 13 des Chroniques rivoises d'avril 1992, page 39 qui fait référence aux commerces de la rue de la République, monsieur Douillet a écrit « madame Trouiller confectionnait de magnifiques édredons ».

Quand on sortait de la maison 111 à gauche en descendant la rue de la République, il y avait le magasin de madame Massit, elle vendait de la vaisselle mais au moment de Noël elle avait en plus des jouets, sa vitrine était pleine de merveilles, je passais de longs moments en admiration devant, rêvant que peut-être un de ces jouets viendrait jusque dans mes souliers.

Ensuite c'était l'atelier du cordonnier monsieur Lanvario (père de Jacques membre du groupe Mémoires de Rives), j'ai passé beaucoup de temps sur le pas de sa porte à l'écouter chanter, il avait toujours quelques pointes au coin de la bouche tout en clouant ses semelles. Il tapait fort sur ses souliers avec des coups bien rythmés. Dès que je l'entendais chanter depuis chez moi, j'allais vite l'écouter.

En face se trouvait le maréchal ferrant monsieur Pourcel, j'ai vu beaucoup de chevaux se faire ferrer. Je ne comprenais pas comment le cheval pouvait se laisser brûler les sabots, et ça sentait la corne brûlée.

En face de chez nous il y avait le garage de monsieur Bin, il avait une vieille voiture. J'aimais bien le regarder la mettre en marche avec sa manivelle, son moteur faisait un bruit infernal, parfois le moteur toussait puis il calait et il fallait le relancer et monsieur Bin s'énervait.

En sortant de chez nous à droite, à la place de la laiterie Rossat, il y avait la laiterie Chabert, chaque matin maman nous donnait le bidon en fer blanc pour aller le faire remplir. Dans cette laiterie, j'ai mangé mes premiers petits suisses, ils se vendaient à l'unité (on n'avait pas de réfrigérateur), ils étaient emballés dans une boîte rectangulaire un peu paraffinée, il y en avait six à l'intérieur et on pouvait acheter le nombre que l'on voulait.

Dans la rue, je me souviens aussi d'une brodeuse mademoiselle Réveillet qui faisait du raccommodage à domicile et lorsqu'on nous offrait des mouchoirs nous allions les faire broder chez elle. Elle nous montrait plusieurs catalogues de broderie et nous choisissions le dessin de nos initiales.

Au bout de la rue au croisement il y avait le cinéma l'Eden ». Pour être bien placé devant, dans l'après-midi avant la séance, on glissait un petit papier sous le guichet avec notre nom et le nombre de places qu'on souhaitait et l'ouvreuse, mademoiselle Elisa Bonnat nous les réservait.

Il y avait un autre cinéma « le Cercle » dans l'ancien prieuré. Pour visionner les films, il fallait une personne dans la cabine pour actionner la bobine, la rembobiner à la fin de la projection, et la réparer quand le film cassait. Chacun à leur tour, c'était monsieur Promonet, monsieur Micoud ou mon papa qui « tournaient ». Je me souviens du film bien emballé dans une valise attachée avec des sangles. Il venait de Grenoble par le car « Annonay » qui s'arrêtait devant le café Pré (aujourd'hui Caisse d'Epargne) avenue Jean Jaurès. Mon papa le récupérait le samedi et le reportait au car le lundi matin.

Autres souvenirs :

L'arbre de Noël des enfants du personnel de l'usine Allimand où travaillait mon papa. On l'attendait avec impatience, c'était un après-midi récréatif et merveilleux avec des spectacles : de clowns, des magiciens, des prestidigitateurs... et bien sur la remise des cadeaux. On nous appelait chacun à notre tour, on montait jusque devant la scène et on nous remettait un grand sac en papier kraft marron dans lequel se trouvait notre cadeau avec au fond du sac quelques papillotes et des mandarines. Nous avions de beaux cadeaux, c'était un vrai bonheur. Ainsi que je me rappelle d'un fer à repasser, un vrai, que je pouvais brancher et qui chauffait. J'allais chez madame Micoud notre voisine (la maman de Jean), elle repassait sa lessive et moi des mouchoirs ou les vêtements de mes poupées tout en discutant.

Voilà bien des souvenirs qui remontent à la surface et que je partage avec joie, et cela évoquera sûrement pour certains de beaux moments.

Dominique RIVAL (née Meunier)



*Maison Meunier 111 rue de la République
Le bâtiment à gauche était l'atelier de menuiserie Trouiller*

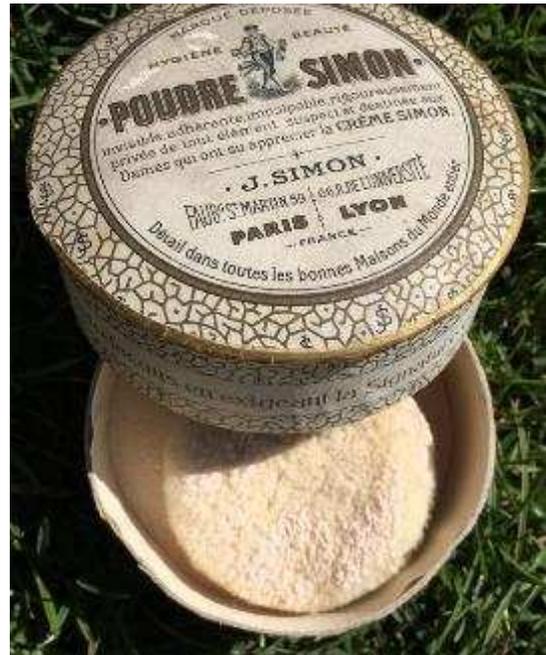


Famille Trouiller





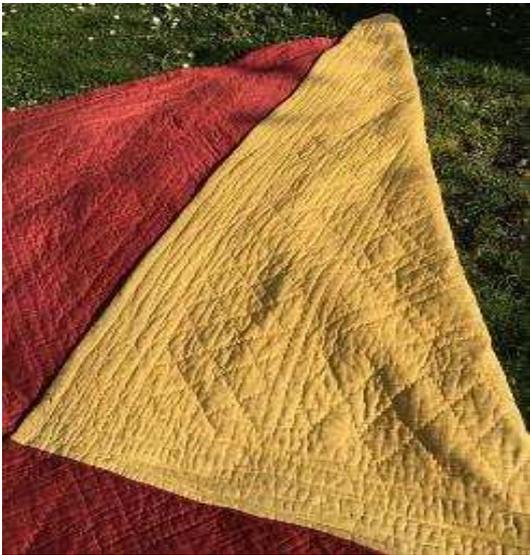
Lit fabriqué par mon grand-père



Houpe en duvet de cygne



Boutons en nacre, verre, ivoire ...qui étaient accrochés sur les houppes pour les tenir.



Couvertures cousues à la main

Robert

Dans ce nouveau livret, mes collègues vous apprennent à mieux connaître les entreprises et artisans rivois.

Pour ma part je vais vous présenter l'un de ces derniers : mon père

Après son apprentissage en coiffure messieurs à Villars les Dombes, il vint sur les bords de la Fure pour un premier emploi. Arrivé par le rail, sa première impression est de se dire qu'il ne restera pas longtemps ici quand on lui indique que le centre du bourg est à deux kilomètres. Pourtant il s'y enracinera après son mariage en 1945 après avoir passé cinq longues années prisonnier en Allemagne.

Après le service militaire arrive aussi la guerre. A son retour les temps sont difficiles et il ne retrouve pas son emploi.

Après une courte période en usine il décide avec ma mère de s'installer avec l'appui de ma grand-mère Gaviot dans l'arrière salle du bistrot qu'elle tient, au printemps 1946. Ça marche bien.

Ma mère Simone était brodeuse chez madame Roux à côté du salon de mon père.

A l'aide d'un prêt par une personne, ce n'était pas encore le temps des banques, Simone et Jean achètent une maison dans le quartier du Bourbouillon.

Après la restauration du rez-de-chaussée, c'est un nouveau salon de coiffure qui voit le jour en 1953.

Dix ans plus tard avec l'arrivée de votre narrateur comme apprenti, le local est agrandi. Mon père y travaillera jusqu'en 1989, date de cessation de toute activité après un accident vasculaire cérébral. Soixante ans, avant de s'éteindre en 2001. Une vie bien remplie.

Après ce bref historique, je vous propose quelques anecdotes qui me reviennent en mémoire. Toutes se situent dans les années quatre-vingts.

La première se passe fin juillet en fin d'après-midi vers les 18 heures. C'était un samedi juste avant les congés annuels. Le salon était bondé, beaucoup de clients attendaient pour se faire coiffer. Deux hommes que l'on connaissait décident de prendre l'apéro en attendant leur tour et pour cela d'aller chercher au bar voisin quelques boissons à qui en voudrait (le bar était le siège de la Gaule Rivoise). Tout le monde appréciant cette initiative, à chaque nouveau client ils allaient chercher des boissons. Ces deux clients firent des allers retours du salon de coiffure au bar, avec un plateau tour à tour rempli de verres pleins puis bien entendu vides dans l'autre sens, et ce jusqu'à 21 heures, fermeture du salon. C'était presque la course des garçons de café ! A la fin de la soirée, tous les clients avaient bien arrosé les vacances d'été et certains dont les deux compères durent rentrer bien éméchés au sens propre et au sens figuré !

Une autre anecdote qui se situe à la veille des fêtes de Noël. Le salon était blindé, la matinée était finie et ma mère balayait le salon. Elle trouva une sacoche qu'un client avait oubliée. Elle l'ouvrit pour voir à qui elle appartenait et ainsi la rendre à son propriétaire. Dans cette sacoche il y avait plein d'argent français et étranger, constituant une très grosse somme. N'étant pas parvenue à joindre l'étourdi client, elle pensa qu'il viendrait récupérer son bien rapidement. En fait il n'est revenu que le soir vers les 18 heures. Il a vérifié qu'il ne manquait rien dedans et est reparti sans même remercier ! Cela nous a quand même bien surpris.

Quelques brèves de fauteuil

Je me souviens d'une conversation entre deux clients, l'un étant le fossoyeur de Rives et l'autre un ingénieur travaillant chez Allimand. Le fossoyeur aimait bien « agacer » les autres mais pas trop qu'on le taquine. L'ingénieur ayant « titillé » le fossoyeur, ce dernier vexé, lui dit que lorsqu'il l'enterrerait il lui mettrait un coup de pelle sur la tête. « Pas de chance » lui dit le premier, « je suis un tacoule (c'est ainsi que l'on nommait dans le coin les habitants de Charnècles) et ce n'est pas toi qui m'enterrera ». Ce petit échange de piques donna lieu à de grands éclats de rires des clients présents.

Une autre brève !!! Un client en attendant que vint son tour d'être coiffé, feuilletait des magazines. Durant sa lecture, il faisait des remarques telles que « pas mal cette fille, jolie celle-là... » Quand il fut parti, le client suivant demanda qui était ce monsieur et mon père qui le connaissait répondit que c'était le curé d'Izeaux, le client fut quelque peu interloqué !

Pour finir dans les souvenirs. Mon père coiffait un « ancien ». Ils se mirent à parler d'une personne récemment disparue. Le client assez âgé lui dit que le décédé n'était pas tout jeune. Mon père connaissant les deux, lui répondit que lui-même était encore plus âgé, le client pris bien la remarque mais il rit « jaune » !

Robert Massard

Annie

Historique des établissements Barnier à Rives

C'est en 1867 que Pierre Barnier créa un magasin de quincaillerie au 103 rue de la République à Rives.

En 1880 il ouvre derrière le magasin un atelier de fabrication. Tout naturellement il s'est orienté sur des productions ayant un rapport avec son activité commerciale ; il fait de la serrurerie.

En 1893 au décès du fondateur, son fils Pierre (même prénom que son père) prend la succession de l'usine et outre la serrurerie, il fabrique et vend de la paille de fer ou de zinc et lance sa marque « Le Soleil ». Celle-ci servait à l'époque au nettoyage et à la rénovation des parquets.

Pierre Barnier avait des idées. Il mit au point, fit breveter et fabriquer des coffres-forts de moyennes et grandes dimensions pour des particuliers, des banques régionales qui sont encore utilisés aujourd'hui. Il fit aussi breveter le procédé de fabrication des charrues qui avaient la particularité de pouvoir labourer des terrains en forte pente. Ces charrues étaient surtout destinées aux vigneron et aux agriculteurs de montagne.

En 1900, il fit construire son premier bâtiment rue des Prés (actuellement rue Sadi Carnot). A cette époque il continua à plus grande échelle l'activité de « serrurerie et fer forgé » en exécutant des grilles de parcs (dont celle d'entrée du parc de l'Orgère), des grilles de cimetières, des balcons...

C'est en 1915 qu'il commença la fabrication de bâtiments métalliques industriels et de ponts roulants mécaniques puis électriques.

Dans les années 1930 avec ses deux fils Armand et Paul, une activité nouvelle s'ajoute à celle des bâtiments métalliques : la chaudronnerie de pièces en acier doux et en acier inoxydable.

Au décès de leur père, Armand et Paul reprennent la direction de l'usine et agrandissent les bâtiments pour pouvoir transformer l'acier venant de Lorraine en charpentes métalliques. Celles-ci étaient ensuite acheminées par camion et montées sur place par des ouvriers spécialisés qui ne craignaient pas le vertige.

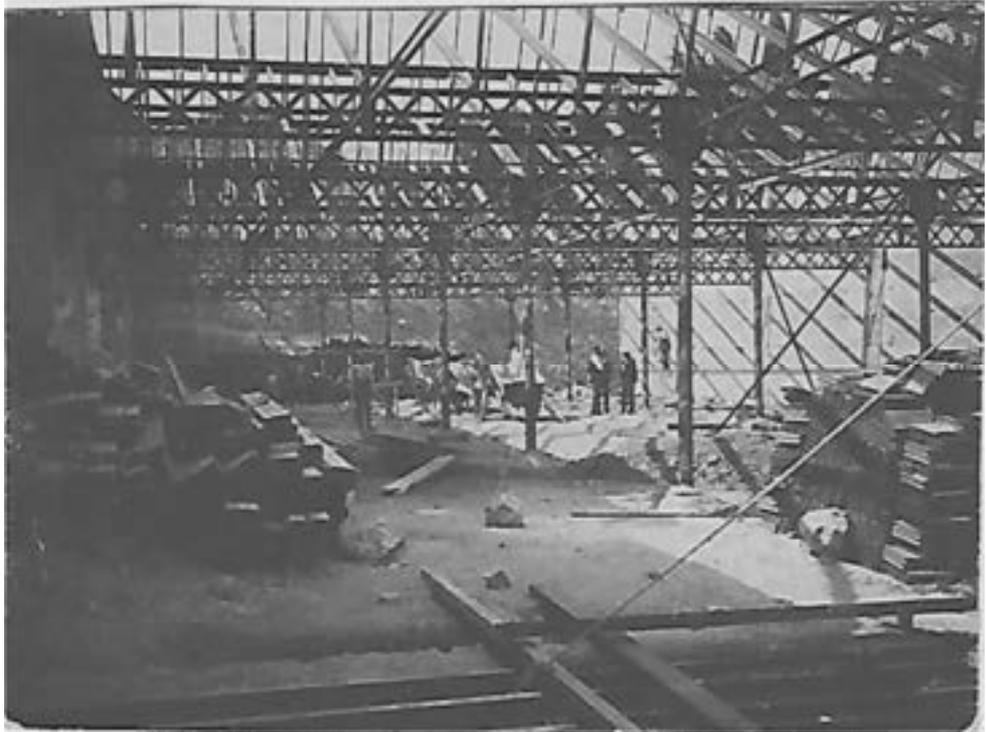
Au moment de la retraite d'Armand et Paul, les fils de Paul, Daniel et Pierre (troisième du nom), ont repris l'entreprise jusqu'à l'arrêt total de l'activité.

Les bâtiments de la rue Sadi Carnot ont été vendus vers la fin des années quatre-vingt-dix pour construire des logements puis l'entreprise s'installa à proximité de l'autoroute en 1991.

Ainsi se termine une aventure industrielle familiale commencée en 1867 et qui fait partie de l'histoire rivoise.



Monsieur et Madame Barnier





Portail de l'ancienne entrée du Parc de l'Orgère (rue Jean Jaurès) fabriqué par les établissements Barnier



Personnel de l'entreprise Barnier

Les établissements Barnier

J'habitais avec mes parents, ma grand-mère et ma sœur Françoise au 103 rue de la République. Adresse qui était aussi celle de la quincaillerie que Pierre Barnier avait créée en 1867.

A l'arrière de la maison le dépôt des poutrelles et boulons de l'usine de mon père et de mon oncle (Armand et Paul Barnier) nous servait de terrain de jeux.

Ma mère avait quand même pu faire pousser quelques fleurs dont des mugets qui étaient d'un rose éclatant, colorés par le fer !

Les soirs d'été nous sortions des chaises sur le trottoir et les parents discutaient pendant que les enfants jouaient dans la rue où circulaient très peu de véhicules.

Puis la télévision est arrivée...

Dans la journée notre quartier était très animé. Avec ma sœur nous regardions derrière la fenêtre de la salle à manger, le maréchal ferrant s'activer sur sa forge et ferrer les chevaux sur le trottoir.

Le cordonnier Monsieur Lanvario, notre voisin chantait tout au long de la journée d'une voix magnifique. Il connaissait beaucoup de Rivois, il sortait de sa boutique, une chaussure à la main et discutait avec les passants pour refaire le monde.

Le vétérinaire, Monsieur Tivollier, toujours en bottes sonnait à sa porte pour que sa femme lui crie, par la fenêtre du deuxième étage, le nom de la ferme où il devait aller soigner les bêtes. En dessous vivait madame Clavel, sa belle-mère, elle tenait un café dans lequel des joueurs de cartes passaient leur temps. Elle avait aussi un magasin de sacs et de parapluies.

Notre autre voisin était le quincailler monsieur Chameau qui animait l'été nos nuits par ses ronflements sonores.

Tôt le matin l'usine se mettait en route et on entendait taper sur la ferraille et se déplacer les ponts roulants. Tous ces bruits faisaient partie de notre vie et ne nous gênaient pas.

J'allais à l'école Sainte Geneviève, en montant la côte de l'église nous nous arrêtons au bassin pour jouer avant de faire une halte dans la petite épicerie de madame Chavance pour acheter des bâtons de réglisse ou autres friandises.

Une fois par an nous étions consignées dans les classes car on tuait le cochon dans la cour, le dépeçait et préparait les boudins et autres charcuteries. Je n'ai jamais su pourquoi un cochon était gardé toute une année dans une petite cabane ; peut-être écolos avant l'heure, les religieuses donnaient les restes des repas au cochon.

La vie était douce peut-être parce que nous étions enfants et insouciantes.

Tous ces moments restent gravés dans notre mémoire et font vivre l'histoire de Rives et des Rivois.

Annie Berthier (née Barnier, fille d'Armand Barnier)

Simone

La société ALLIMAND, un des pionniers de l'industrie rivoise

Dans les années 1850, deux frères Etienne et Antoine ALLIMAND reprennent un atelier de mécanique qui répare le matériel des papeteries. Cet atelier se trouvait le long de la Fure.

A la mort de son frère Etienne en 1861, Antoine dirige seul l'entreprise et construit en 1870 les premières machines à papier. Puis à la mort d'Antoine en 1902, ses deux fils, Fortuné et Camille, reprennent l'entreprise que Camille dirigera seul au décès de son frère. Ce dernier va développer la société en installant ses ateliers sur le plateau de la gare en 1923. Puis en 1946 il crée, avec l'appui d'autres fabricants de papier, la Société Anonyme des Ateliers de Construction ALLIMAND.

A la mort de Camille en 1955 qui n'a pas de descendant, le Conseil d'Administration nomme son neveu Willy RETTMEYER (qui était alors employé au Bureau d'Etudes), Président de la Société. Il fait construire de nouveaux ateliers avec des équipements modernes et se diversifie à l'étranger (Thaïlande, Inde).

Willy RETTMEYER décède en 1965, c'est son fils Christian qui lui succède à la tête de la Société. Il va poursuivre le développement de la société en France mais aussi à l'étranger (URSS, Chine, USA/Caroline du Nord/Virginie et New Jersey).

Christian RETTMEYER a ouvert en 1970 un Centre Social avec un restaurant d'entreprise. Il a aussi instauré dans la même année la journée continue. Ce fut la 2ème Société en Isère à instaurer cela.

Au milieu des années 1970, la Société a conclu des accords techniques avec un Groupe Finlandais (TVW). A l'occasion de ces accords, les finlandais ont offert en cadeau un SAUNA pour les employés !

C'est actuellement, son fils Franck qui est à la tête de l'entreprise qui a continué le développement à l'étranger et ouvert des bureaux commerciaux en Chine, Espagne et USA.

Cette entreprise est l'une des plus importantes dans le tissu industriel de la région où bon nombre de rivois participent toujours à son développement.

Quelques anecdotes recueillies au détour d'une conversation avec
d'anciens collaborateurs de la Société.

En 1990, un bateau qui transportait du matériel de papeterie fabriqué dans les ateliers de la Société pour une livraison à Durban en Afrique du Sud est entré en collision avec un autre bateau. Les dégâts ont été importants, le bateau a été dérouté sur les îles Canaries pour effectuer les réparations.

En 1975, la Société a fêté son 125ème anniversaire. La manifestation s'est déroulée dans l'atelier de chaudronnerie.

En revanche, pour fêter son 150ème anniversaire le 1^{er} octobre 2000, une fête de plus grande ampleur fut organisée. Un chapiteau avait été installé sur le parking extérieur. Les membres du personnel ainsi que leurs conjoints et conjointes étaient invités. Ce fut une belle journée avec la possibilité de faire un tour en hélicoptère au-dessus du lac de Paladru ainsi qu'un tour de piste au circuit du Laquais dans le village de Champier. La fête s'est terminée autour d'un repas en soirée avec spectacle et animée par Pascal BRUNNER, présentateur à la télévision.

Une autre anecdote : Mme Denise BARDIN, la grand-mère de Roland MAGDANE, l'humoriste bien connu, a travaillé dans la société au tirage des plans pour le Bureau d'Etudes.

Au début des années 1962-1963, suite à une commande de machines à papier pour la Lettonie, alors rattachée à l'URSS, une délégation de responsables Russes s'est déplacée à Rives pour la signature de ce contrat et dans cette délégation figurait une personne proche de la famille (le gendre ?) de l'ancien dirigeant de l'URSS, Nikita KHROUCHTCHEV.

Simone TROUILLON



Les aciéries autrefois

(A. 5° 15' 7' 33)

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES
(Spécialité de Machines pour Répétition depuis 1850)

MAISON FONDÉE EN 1850
ALLAN-ROSE

176. M. Minard à Rives (Isère)

L. 24 septembre 1909

M. Minard, Constructeur Mécanique, à Rives

*Les articles ci-après détaillés payables dans Rives à nos bureaux, ou à la demande par
 versement, avec intérêt légal en cas de retard.*

Quantité	Description	Unité	Prix	Total
1	Boîte à outils en acier inoxydable			1.50
1	Boîte à outils en acier inoxydable			2.00
1	Boîte à outils en acier inoxydable			11.50
1	Boîte à outils en acier inoxydable			75
	Total			90.00

(A. 5° 15' 7' 33)

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES
(Spécialité de Machines pour Répétition depuis 1850)

MAISON FONDÉE EN 1850
ALLAN-ROSE

M. Minard à Rives (Isère)

L. 21 10 1909

M. Minard, Constructeur Mécanique, à Rives

*Les articles ci-après détaillés payables dans Rives à nos bureaux, ou à la demande par
 versement, avec intérêt légal en cas de retard.*

Les commandes sont soumises à nos conditions de vente et de livraison. Les livraisons de jour, sans
 exception de paiement, en cas de retard, se font à la discrétion de nos bureaux.

Quantité	Description	Unité	Prix	Total
1	Boîte à outils en acier inoxydable		100	100
1	Boîte à outils en acier inoxydable		20	20
1	Boîte à outils en acier inoxydable		50	50
	Total			170

Le tout en un trait, sans escompte

Josy

Le Garage Citroën d'Albert CARTIER : mon grand-père paternel

Mon grand-père Albert né en 1893, crée en 1923 le Garage des Alpes, représentant de la marque Citroën, avec 2 associés H. Bourgeois de cinq ans son aîné, et L. Mantel plus âgé de 20 ans.

Le garage est situé au 87 rue de la République, à la place d'une fabrique de véhicules hippomobiles (voitures à cheval).

Avec ses associés, il s'installe en tant que garage, ventes et réparations de voitures automobiles, ainsi que comme taxi puisqu'était également assuré un service automobile régulier entre Rives, Renage et Tullins. En ce début de siècle, les garagistes proposaient, aussi à leur clientèle des pièces et des accessoires de marques prestigieuses telles que : De Dion Bouton, Mathis, Rochet ...

Mon grand-père a appris à conduire à de nombreux Rivois, la réglementation n'étant pas celle d'aujourd'hui ! Monsieur Lin Chaboud m'a souvent raconté à ce propos, que mon aïeul avait été son « moniteur » et qu'assis à côté de lui, très attentif, il n'hésitait pas à « lui mettre un coup de pied » à chaque erreur de conduite. « En tout cas, il était efficace comme moniteur, car j'ai eu mon permis du premier coup ! » concluait-il en riant !

Lorsque son dernier associé (H. Bourgeois) prend sa retraite en 1946, mon grand-père fait appel à son fils Marcel né en 1924, qui le rejoint au garage...

Pendant des années, ils vont assurer conjointement les services de taxi, ainsi que la vente et l'entretien des voitures Citroën, en tant qu'agents concessionnaires.

En ce qui me concerne, je suis née fin 1950 à Rives, où je vis toujours aujourd'hui, et tout au long de mon enfance, avec ma sœur Christyane et mes deux frères Patrick et Daniel, nous nous rendions régulièrement au garage, pour voir les voitures, et regarder travailler notre papa que nous trouvions souvent « enfoui » sous un véhicule qu'il réparait. En tant qu'aînée de la famille, j'ai un souvenir très précis des voitures anciennes

de cette époque qui étaient dans le garage et particulièrement de celles qui appartenait à mon grand-père : il s'agissait de la B14 (de la famille de la Rosalie) et de la traction ...

A propos de la B14 (dont je joins la photo), j'ai conservé en mémoire un petit souvenir que je vais partager...

Nous sommes en 1958, mes grands-parents maternels Billot se sont installés dans la Drôme (ils avaient tenu pendant plus de vingt ans, à Rives, une Papeterie, au 66 rue de la République, avant de la vendre à Madame Vial). Environ une fois par mois, mon grand-père Albert prêtait à notre papa, sa B14 pour nous permettre de leur rendre visite ; il y avait une cinquantaine de kilomètres à effectuer, mais quelle épopée ! Mes parents étaient sur le siège avant, et nous 3, les enfants (mon jeune frère n'étant pas encore né), installés derrière. Il n'y avait pas de chauffage dans cette vieille voiture, et notre maman nous recouvrait les jambes d'une couverture, avant le départ... Ensuite, notre papa s'emparait d'une manivelle pour démarrer la B14. Je me souviens du bruit infernal que faisait le moteur pour cette mise en marche ! Sans compter qu'elle ne démarrait jamais du premier coup ! Elle se mettait à tousser lamentablement, pour finalement caler ! Et mon papa devait recommencer à plusieurs reprises la manœuvre. Enfin, on était parti ! Mais, il y avait beaucoup de « côtes » au cours du voyage. Je me souviens en particulier d'une route très pentue où à chaque fois, au milieu de celle-ci, la B14 commençait à fumer terriblement. Il fallait vite s'arrêter ! je revois notre papa descendant rapidement de la voiture, soulever le capot et rajouter de l'eau... elle repartait ensuite, gaillardement. Il y avait aussi avant d'arriver un pont de bois qui enjambait un chemin caillouteux et rempli d'eau que nous devions emprunter ... là, c'était un atout de voyager en B14 car avec ses marches-pieds très hauts, l'eau n'atteignait pas les portières et nous traversions, sans problème ; enfin, la destination était atteinte...

Il faut aussi préciser que l'on était très secoué en voyageant en B14 et que bien des routes n'étaient pas goudronnées à cette époque, les cailloux et « les nids de poules » contribuaient aux cahotements ... Nous, cela nous faisait beaucoup rire !

Ces voyages vus avec nos yeux d'enfants nous ont procurés beaucoup de joie ; aussi c'est avec un peu de nostalgie qu'au début des années soixante j'ai vu disparaître cette voiture emblématique du garage de notre « pépé Albert ».

En effet, la B14 de mon enfance avait été transformée en tracteur ! Quel dommage ! La 2 CV venait de prendre sa place... Cette voiture allait pourtant devenir, dans le monde automobile, une vraie révolution ! Quant à nous, on lui trouva d'emblée un air sympa et « sa bonne bouille » fit aussitôt notre conquête... J'ai un souvenir attendri quand je pense à nos excursions à son bord. A cette époque, le dimanche nous allions souvent pique-niquer, « manger sur l'herbe » comme on disait alors ! Mon plus jeune frère venait de naître et c'est à sept passagers que nous grimpons dans ce nouveau « tacot », mes parents installés sur le siège avant avec mon jeune frère sur les genoux de maman tandis que tous les trois nous nous cou lions sur le siège arrière en compagnie de notre Bergère Allemande couchée sur nos pieds.

A cette époque il n'y avait ni ceinture de sécurité, ni siège spécifique pour les enfants ! Et nous partions gaiement sur les chemins...

Voici une dernière anecdote autour d'une voiture :

En ce début des années 60, notre papa en plus de son activité au garage, commença un service de Presse... Il distribuait chaque nuit le Dauphiné Libéré sur une tournée qui faisait 280 à 300 km. Le Siège de la Société était à ce moment-là situé à Grenoble (par la suite il sera à Veurey avec le déplacement de la Société), il s'y rendait dès 1h30 du matin pour récupérer les journaux qu'il devait livrer. A bord du J7 toutes les nuits notre Bergère Allemande l'accompagnait ; sa tournée se terminant vers 7h, il ramenait notre chienne à la maison, avant d'aller ouvrir le garage... Ce n'était pas les 35 heures à cette époque !

Or, ce matin-là, ayant pris du retard sur son horaire, avant de passer à la maison ramener notre chienne, il se rendit au bureau de tabac acheter ses cigarettes car il était un gros fumeur ; il laissa les clefs sur le contact et la portière ouverte. On craignait peu les voleurs dans cette décennie ! Il revint une dizaine de minutes plus tard, et eut la surprise de

trouver un inconnu installé au volant. Celui-ci était livide et complètement immobile ; en fait ce monsieur possédait le même véhicule que mon papa et il s'était tout bonnement trompé.

Mais, notre chienne veillait ! Et quand l'inconnu s'était installé sur le siège, elle avait aussitôt posé sa patte sur l'épaule du gars d'un air de dire « pas un geste ! » ; l'homme dira ensuite à mon papa :

« Lorsque j'ai senti quelque chose sur mon épaule et que j'ai vu dans le rétroviseur la tête de votre Berger Allemand, j'ai cru ma dernière heure venue ! Vous seriez parti une semaine que je n'aurais pas bougé d'un cil ! »

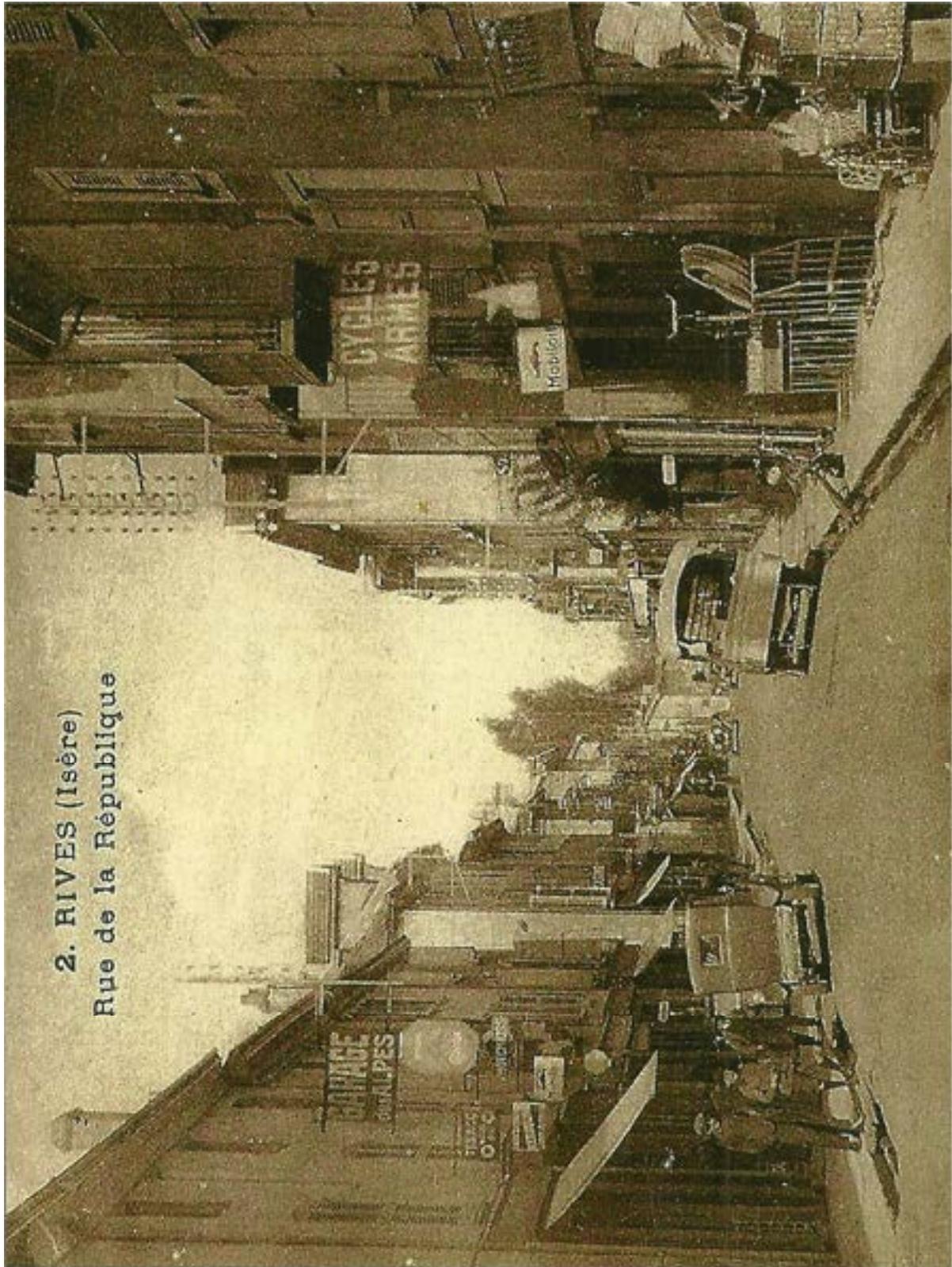
Pour clore ce chapitre sur le Garage Cartier, j'ajouterai que mon grand-père Albert pris sa retraite en juillet 1968 mais chaque matin il continua à venir faire son tour dans le garage qu'il avait fondé en 1923, il échangeait quelques mots avec mon papa et mon frère Patrick qui avait rejoint l'entreprise en 1970. Quel plaisir pour lui quand il rencontrait ses anciens clients ! Il s'empressait d'évoquer avec eux quelques bonnes anecdotes du temps passé...

A la mort de mon grand-père en 1976, mon papa lui succéda jusqu'en 1979, année où il nous quitta à son tour, à l'âge de 55 ans ; entre-temps, mon plus jeune frère avait intégré, lui aussi, le garage...

Les petits-fils d'Albert ont, ainsi, pris le relais jusqu'en Juin 1982 où, après cinquante-neuf années d'existence, le garage ferma définitivement ses portes.

Josy CARTIER

2. RIVES (Isère)
Rue de la République









La fameuse B14



La remplaçante de la B14

Josy

La papèterie de Marie BILLOT : ma grand-mère maternelle

En Octobre 1930, M. Celestin PRIEUR vend sa Papeterie à Mme BILLOT Marie, ma grand-mère maternelle, âgée de 32 ans. La Papeterie est située au centre de Rives, au 66 Rue de la République.

Mon grand-père Léon BILLOT est facteur à Rives, c'est-à-dire fonctionnaire des Postes, il n'est donc pas autorisé à se porter acquéreur. Or à cette époque, les femmes n'ont pas le droit d'acheter un commerce en leur nom propre, il leur faut l'autorisation maritale ; la signature de mon grand-père sera son « sauve-conduit » pour acquérir ce commerce. Cette activité occupe ma grand-mère à plein temps, d'autant plus qu'ils ont deux enfants qui requièrent beaucoup d'attention : une petite fille de 8 ans et un bébé de 18 mois.

En ce temps-là, le magasin, comme la majorité des commerces de l'époque, est ouvert chaque jour de 6h30 à 20h30, et jusqu'au dimanche à midi (c'était avant les grèves de 1936 qui allaient réglementer la durée du temps de travail).

La papeterie est un commerce assez vaste qui regroupent librairie, maroquinerie, pellicules et appareils photos, articles et fournitures de bureau : à ce propos, j'ai gardé précieusement quelques plumes « sergent-major » que maman avait conservé de la papeterie de ses parents ; cette plume en métal a été utilisée dans les école pour l'apprentissage de l'écriture, de la fin du XIXe siècle jusqu'aux années 1960. Avec le porte-plume, l'encrier de porcelaine blanche et l'encre violette, elle faisait partie de la panoplie du parfait écolier d'alors et sans doute, rappellera-t-elle quelques souvenirs aux plus anciens !

La papeterie offrait, aussi, à sa clientèle, une grande variété de papier : des plus fins et élégants, comme le papier à lettres, jusqu'au papier de pliage... Voici, à ce propos, une petite histoire anecdotique. On est encore dans les années 1930-1935, le représentant qui venait régulièrement proposer ses articles, se présente un jour à ma grand-mère en l'informant qu'il a une nouveauté de papier à lui montrer, « papier qui commence à avoir un franc-succès » dit-il ! c'est alors qu'il lui déballe les premiers PAPIERS TOILETTE ! ma grand-mère Marie est

sidérée. Elle se voyait difficilement vendre ce genre d'articles dans sa Papeterie ! Pourtant, c'est bien dans les papeteries que les premiers papiers toilette ont été commercialisés mais ils coûtaient très cher et seules les familles aisées de Rives venaient s'approvisionner régulièrement auprès de ma grand-mère.

La Papeterie Billot possédait également un choix important de cartes postales sur Rives et ses environs ainsi que de très nombreux livres (dont il me reste encore quelques exemplaires jaunis et patinés par le temps). Ma grand-mère, aux dires des vieux rivois, conseillait toujours judicieusement ses clients – essentiellement des femmes - dans le choix de leurs lectures et ensemble échangeaient sur les derniers ouvrages parus.

Mais, dans la Papeterie, il y avait une activité d'où ma grand-mère était exclue et qui était du domaine exclusif de mon grand-père : elle s'intitulait « Tout ce qui concerne la photographie ».

En effet, outre ses fonctions de facteur, mon grand-père Léon était photographe... Il se consacrait à cette tâche lorsqu'il rentrait de ses tournées, il y avait d'une part les personnes qui venaient directement se faire photographier, et d'autre part celles qui apportaient leurs pellicules de photos à développer. Mon grand-père réalisait lui-même ses tirages photos, en noir et blanc, sur papier kodak, il faisait un travail soigné et de qualité. Je peux le constater encore aujourd'hui car ayant gardé bon nombre de ses photos celles-ci sont restées en parfait état de conservation en dépit du temps écoulé.

A ce propos, j'en viens à l'anecdote que mon grand-père nous a bien souvent racontée, à nous ses petits-enfants...

Nous sommes dans les années 1935, mon grand-père vient de rentrer de sa tournée de facteur et il s'est isolé dans ce qu'il appelait son « cabinet noir » pour développer les pellicules apportées dans la journée par ses clients. Ma grand-mère le voit soudain sortir en trombe de la pièce où il était en train de réaliser ses tirages en s'exclamant : « Bon Gu, elle est drôlement culottée cette bonne femme ! » en fait depuis peu la papeterie vendait les premiers appareils photos à retardement permettant au sujet de se prendre lui-même en photo et, comme on va

le voir le terme « culottée » était inapproprié car la dame en question s'était photographiée devant l'objectif complètement nue ! D'où la stupéfaction de mon grand-père. Rappelons que la scène se passe dans les années 30, aujourd'hui une telle photo ne choquerait personne. Le plus drôle ce fut lorsque la cliente vint récupérer ses photos développées. Très sûre d'elle, elle observait mon grand-père du coin de l'œil, en souriant et ce fut lui le plus gêné des deux ! Par la suite, il a beaucoup ri de cette histoire, nous de même lorsqu'il nous la racontait car nous imaginions la scène !

Comme je l'ai signalé, mon grand-père Léon était aussi facteur. La Poste de Rives était située rue de la République, place Xavier Brochier. Il faut savoir que dans ces années 1930 les facteurs avaient de longues journées de travail car ils faisaient deux tournées par jour... et travaillaient jusqu'au dimanche à midi.

Le matin, mon grand-père distribuait le courrier dans la rue de la République qui s'étendait jusqu'au quartier de Bourbouillon et du Plan. L'après-midi, il couvrait toute la Poype jusqu'à Châteaubourg ainsi que le Mollard Bourcier puis montait jusqu'en plaine de Bièvre. Les deux tournées totalisaient entre 28 et 30 kms par jour.

L'anecdote que je vais vous rapporter se situe au début de la plaine de Bièvre. C'est l'hiver et il y a beaucoup de neige, comme c'était le cas dans ces années-là. De plus peu de routes sont déneigées, les moyens de nettoyage étant des plus sommaires. Mon grand-père arrive à pied et au début de la plaine de Bièvre il entend appeler à l'aide et découvre soudain dans le fossé une voiture qui a basculé. L'homme à l'intérieur est un notable de Rives (il y avait peu de véhicules) à cette époque et celui-ci avait dérapé sur la route verglacée. Dans les environs se trouvait la ferme du Père Ropellin et celui-ci possédait deux grands bœufs. Mon grand-père fit aussitôt appel à lui... et ce sont ces deux grands et puissants animaux qui parviendront à extirper du fossé le notable et sa voiture...

Voici un dernier clin d'œil se rapportant à la vie des facteurs de campagne de cette première moitié du XXe siècle...

Elle concerne un collègue de mon grand-père Léon. Ce facteur desservait dans sa tournée la montée de l'Église de Rives et ses alentours. C'est dimanche matin... Rappelons que, dans ces années-là neuf familles sur dix se rendaient à la Messe dominicale. Afin de gagner du temps et pour s'éviter une tournée, le facteur en question se postait à la porte de l'Église, attendant la sortie de la Messe. Lorsque les paroissiens quittaient l'église il se précipitait afin de remettre leur courrier aux personnes concernées. Les paroissiens n'étaient pas étonnés de ces pratiques et elles avaient lieu chaque dimanche matin. De nos jours de telles scènes se produisant à la sortie de la Messe du Dimanche paraîtraient surréalistes !

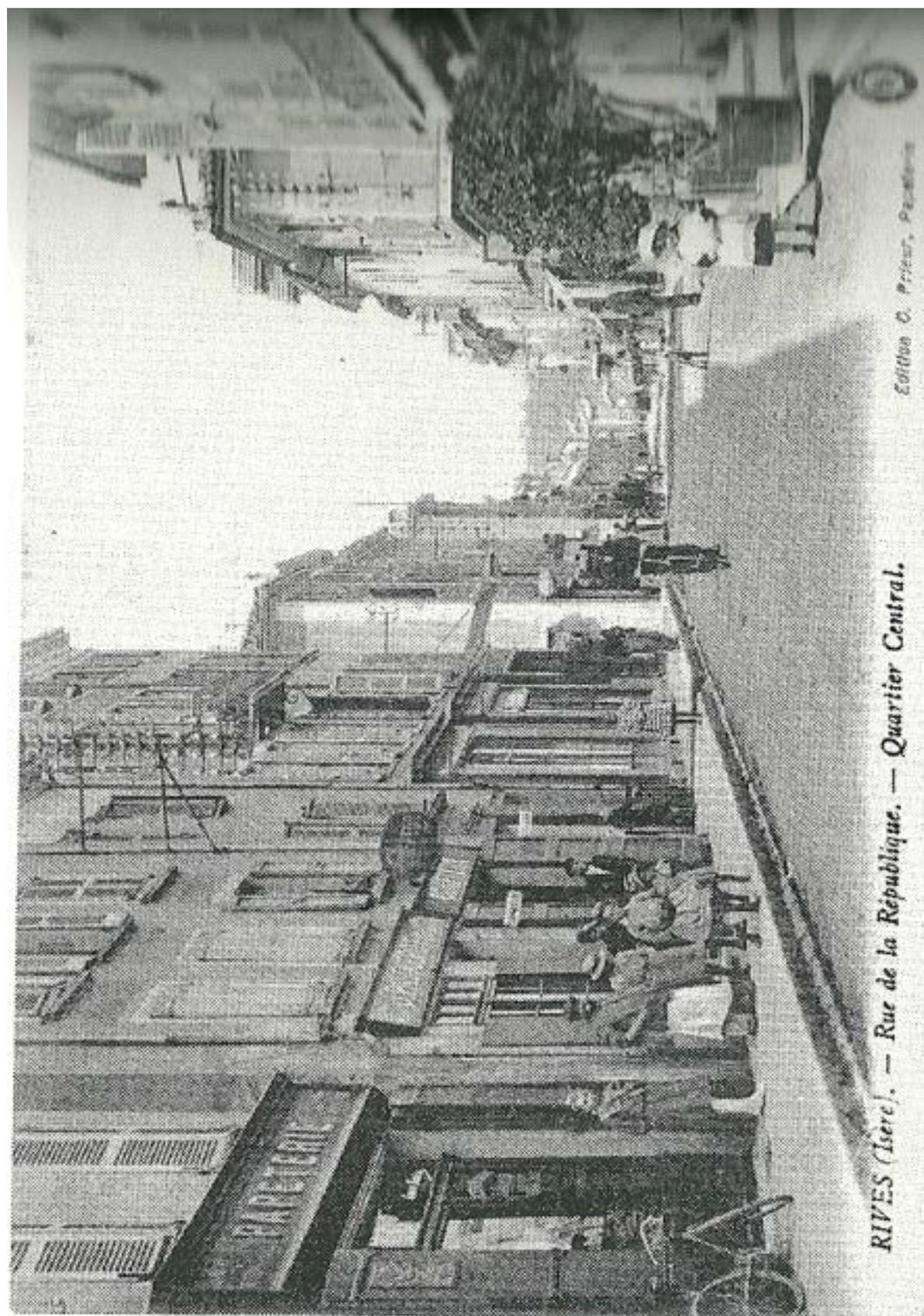
Quelques années plus tard, ce facteur n'a plus eu à se précipiter à la sortie de la Messe, les tournées du dimanche matin ayant été supprimées pour alléger le temps de travail des préposés au courrier.

La dernière anecdote que je vous propose, se déroule pendant les années de guerre, nous sommes en 1944, les Allemands ont envahi Rives. A la papeterie ma grand-mère a la visite de plusieurs d'entre eux, ils cherchent les cartes d'état-major pour pouvoir circuler facilement dans la région. Mais la veille ma maman âgée de 19 ans et son papa étaient partis à vélo pour cacher ces cartes chez une tante agricultrice à Faramans, et ils les avaient enfouies dans le foin du fournil.

Donc, les Allemands ne trouvant pas ce qu'ils cherchaient, et au grand effroi de ma grand-mère seule avec eux dans le magasin, bouleversèrent la papeterie de fond en comble ! Cette scène violente eut un petit témoin, leur troisième enfant âgé de trois ans et c'est lui qui, après le départ des Allemands, sortit sur le trottoir en criant de toutes ses forces « Les Bottes ! Les Bottes ! ont tout cassé dans la maison ! ». Ma grand-mère l'a rattrapé vivement et s'est félicitée que son petit garçon ne parla pas encore très bien. Car « les Bottes ! » signifiait bien sûr « les Boches » dont il entendait tant parler !

En avril 1951, mes grands-parents vendront la Papeterie à Mme VIAL épouse d'Henri dit Riquet.

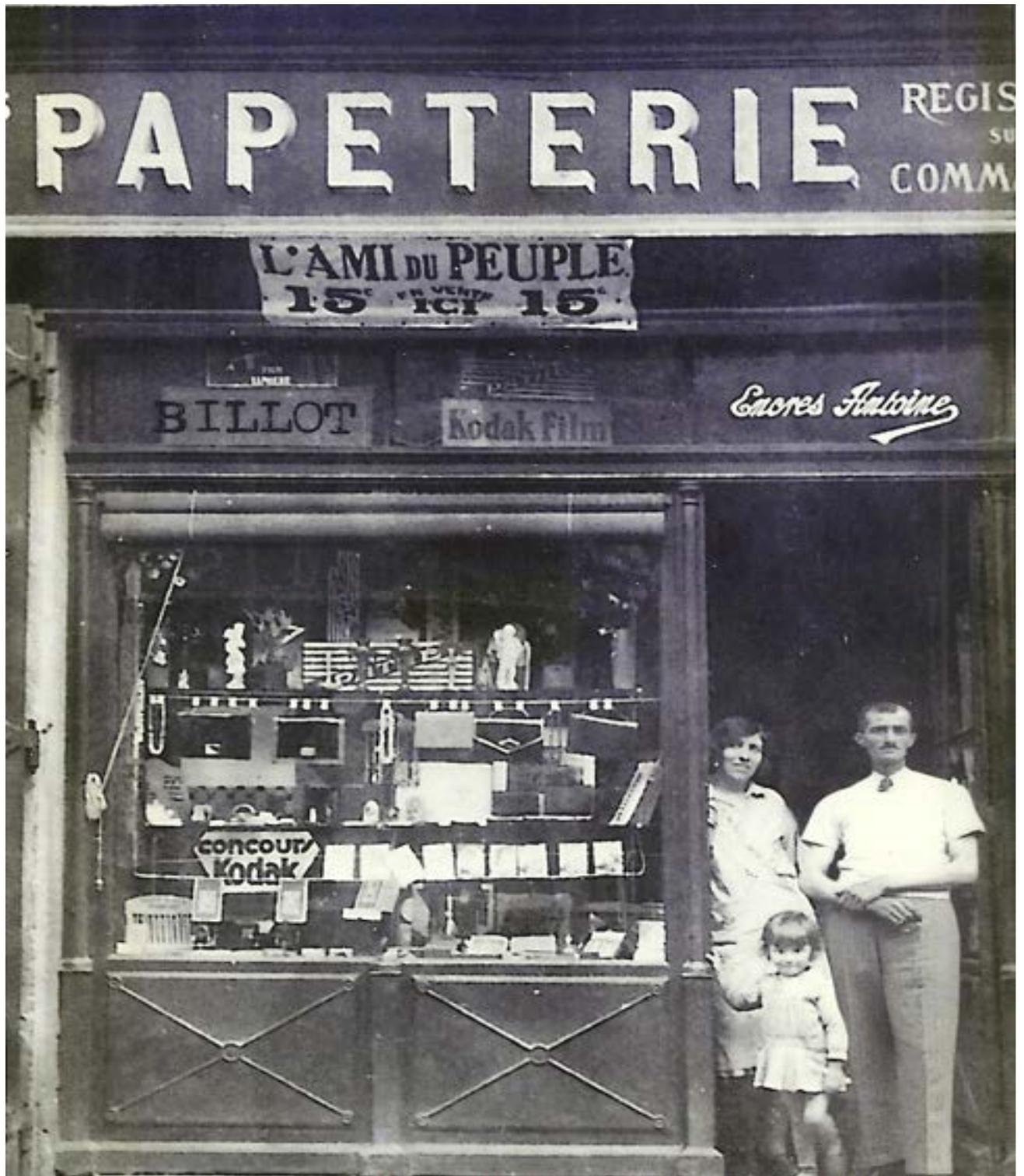
Josy CARTIER

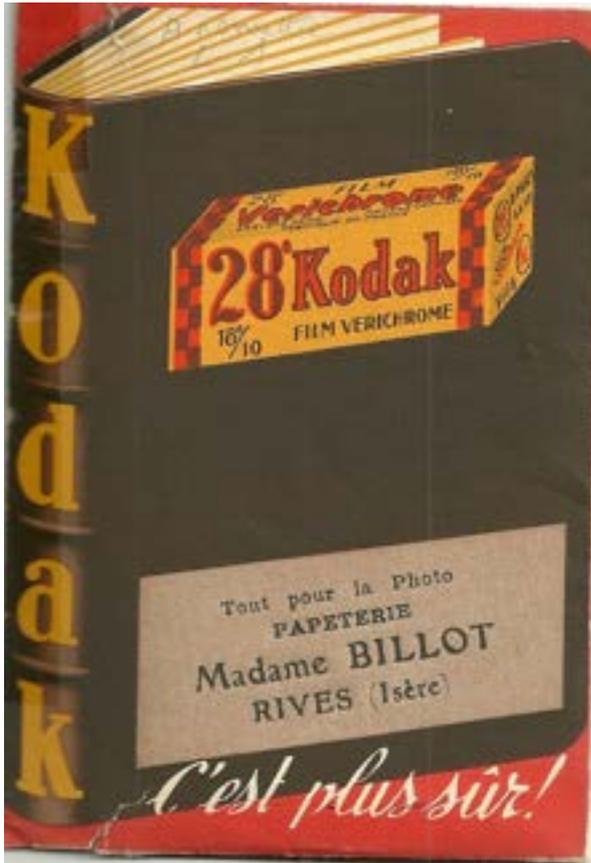


RIVES (Isere). - Rue de la République. - Quartier Central.

Edition C. Prieur, Paris-1878

Entre la papeterie Prieur et le salon de coiffure, la cordonnerie Pasquero





Mes grands-parents Marie et Léon BILLOT



Document réalisé en Avril 2019 par le groupe « Mémoires de Rives »

du Centre Social Municipal de Rives :



Annie BERTHIER, Jean-Michel BURRIAL, Josy CARTIER, Jean-Pierre COYNEL, Solange GODMER, Jacques LANVARIO, Maryvonne HAMPARTZOUMIAN, Robert MASSARD, Michel MAURIN, Nicole MENTHAZ, Maurice MICHEL, Jean MICOUD-TERRAUD, Dominique RIVAT, Alain RIVAL, Alain SALVAGNI, Gaby TROPINA, Simone TROUILLON.



Parutions

Tome 1 Juillet 2017, Le Château du Parc de l'Orgère de Rives ou le Château des Russes

Tome 2 Décembre 2017, Souvenirs d'écoliers rivois

Tome 3 Août 2018, Souvenirs d'enfance dans les quartiers rivois

Tome 4 Septembre 2018, Commerces rivois d'hier et d'aujourd'hui

Tome 5 Juin 2019, Souvenirs sur l'industrie et l'artisanat à Rives



Livrets gratuits disponibles au Centre Social

Centre Social de l'Orgère

96 rue Sadi Carnot

38140 Rives

Tél : 04 76 65 37 79

